

FIGARO ILLUSTRÉ



Jean Béraud.

Ayuntamiento de Madrid

EDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C^{ie}, 9, rue Chaptal, Paris.

PRIX : 3 FR.

BREVETÉ SPÉCIAL

BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

Dames

REDFERN
242 RUE DE RIVOLI
PARIS

Couturier

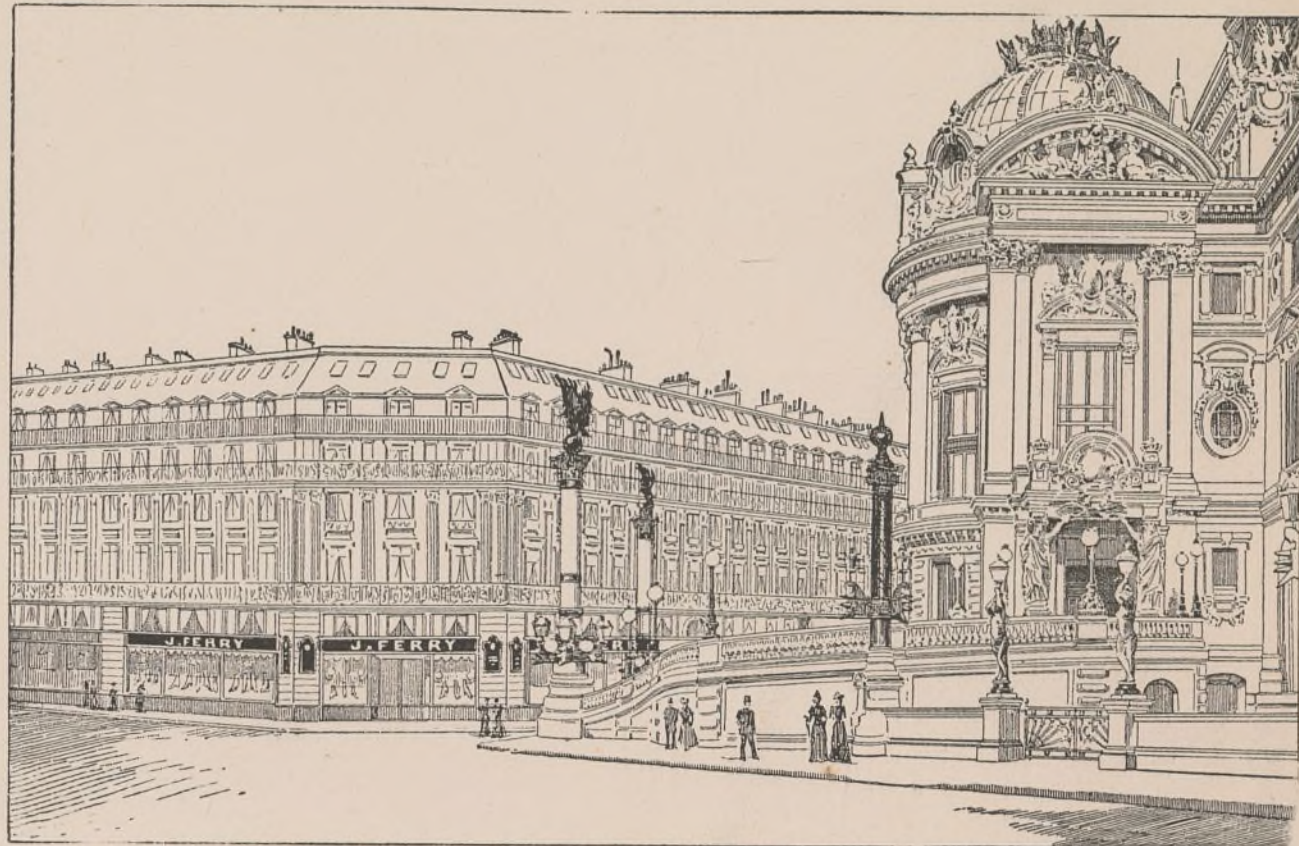


Highland Costumes

Dessin fourni par AULD REEKIE, scotch tailors, 10, rue des Capucines.



Leoty

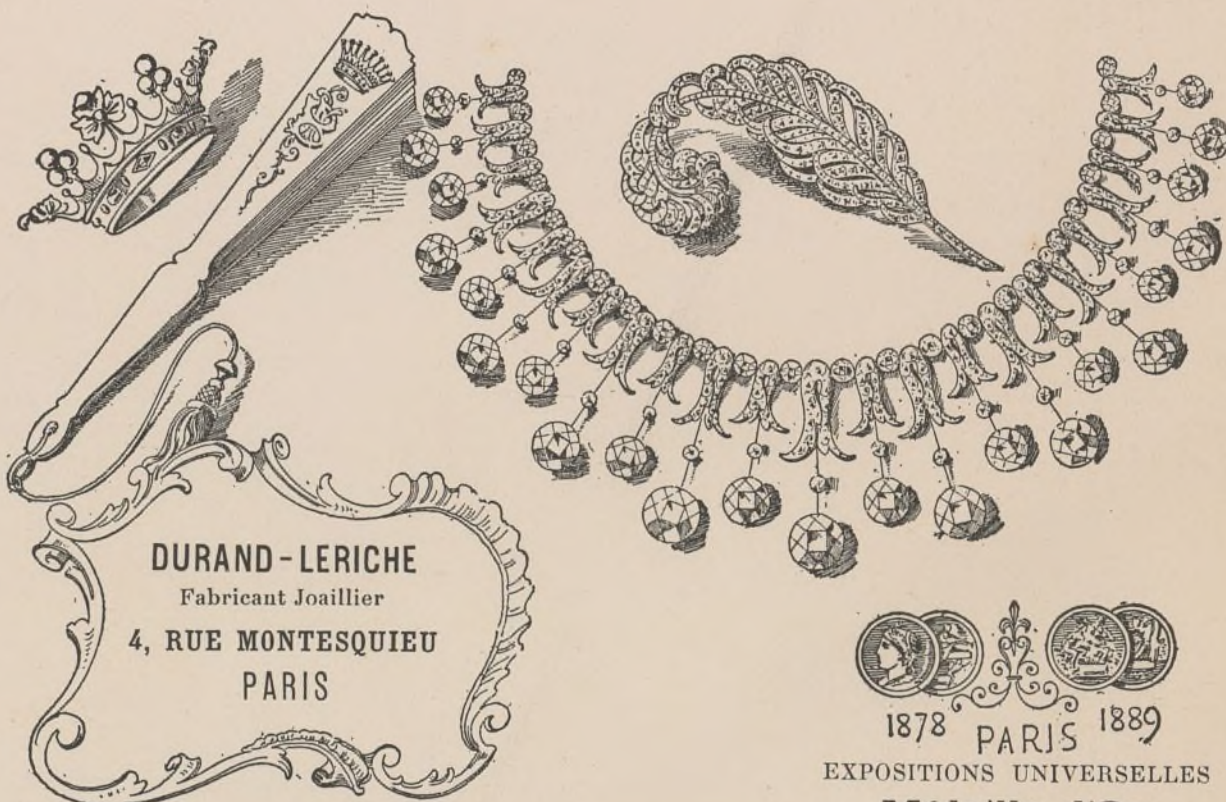


CHAUSSURE FERRY. — 11, rue Scribe et 2, rue Auber.



EFFETS DU FUSIL ANGLAIS CHOKEBORED GREENER
A longue distance.

A. GUINARD, seul agent, 8, avenue de l'Opéra, **PARIS**

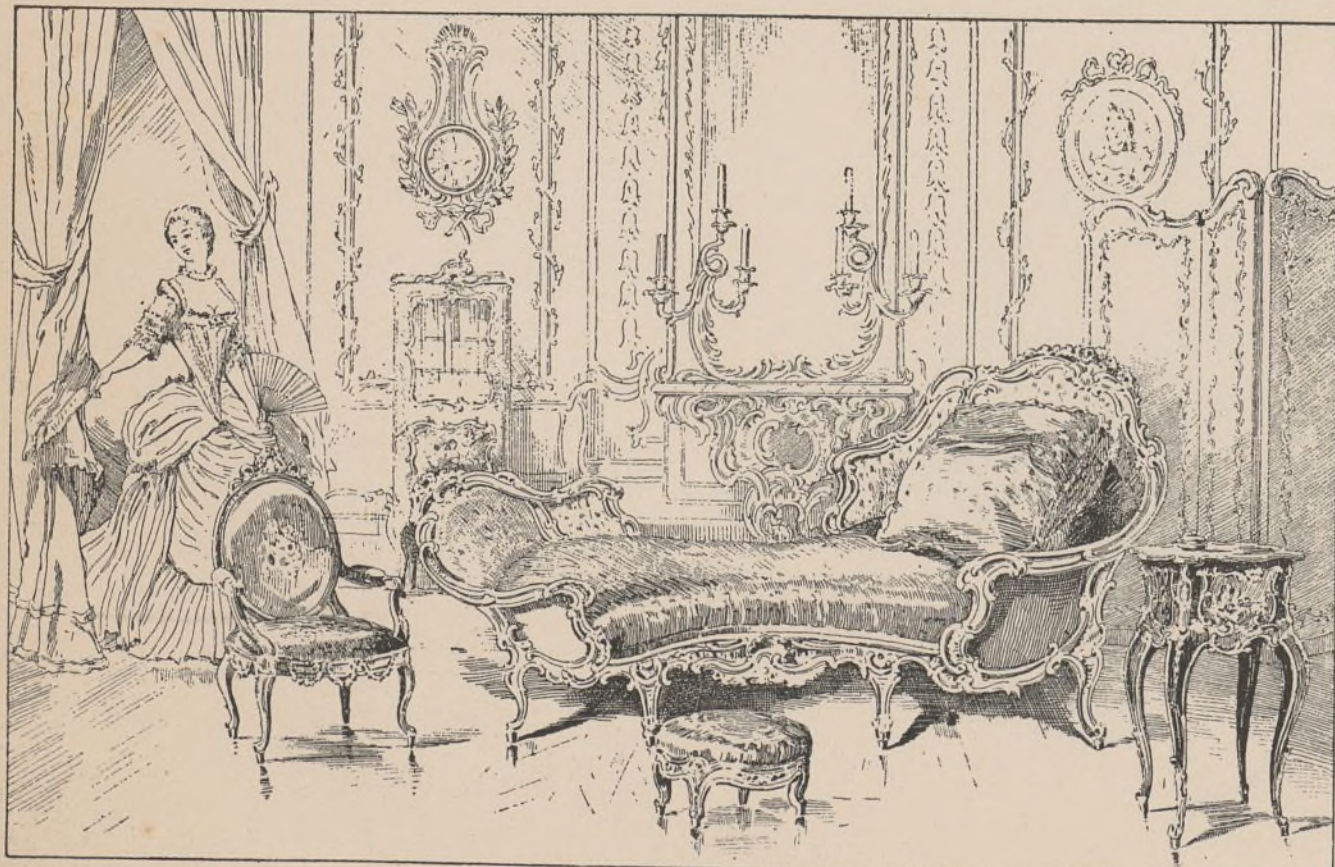


DURAND-LERICHE
Fabricant Joaillier

4, RUE MONTESQUIEU
PARIS



1878 PARIS 1889
EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Médaille d'Or.



AMEUBLEMENTS. — **MERCIER FRÈRES**, 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



Seule véritable
EAU DE BOTOT
17, Rue de la Paix.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE



Ayuntamiento de Madrid
PASSAGE JOUFFROY — PARIS

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Deuxième

Chromotypogravure & Imprimerie BOUSSOD, VALADON & C^{ie}.

1891

JANVIER-DÉCEMBRE

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Deuxième



LE FIGARO, 26, rue Drouot

BOUSSOD, VALADON & C^{IE}, ÉDITEURS

RUE CHAPTAL, 9, PARIS

1891

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

Janvier 1891



LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ, DE MAURICE BOUCHOR

Représenté par les Marionnettes de la Galerie Vivienne.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Marinette, par JULES JACQUET.

Au Marché des Innocents, par A.-F. KAEMMERER.

- *Le Mois parisien*, par LA GRAND'VILLE.
- *Le Mystère de la nativité* de Maurice Bouchor, par JEAN RICHPIN. Illustrations de F. DE MYRBACH.
- *Les Livres*, par R. M.
- *Les Quatre Coins*, jeu nouveau par GEORGES LAUN.
- *Aventures de la famille Raton*, conte de fées, par JULES VERNE. Illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

- *Une Fête au village*, musique de EUGÈNE DIAZ. Illustrations de LOUIS MORIN.
- *Minuit, Chrétiens!* conte de Noël, par GASTON SCHÆDLER. Illustrations de LAURENT-DESROUSSEAUX.
- *L'Habit de mon Oncle*, par LA MALENNE. Illustrations de EUGÈNE COURBOIN.

COUVERTURE : *En course pour les étrennes*, par JEAN BÉRAUD.

Le Mois Parisien

Les patineurs et les prix de vertu. — Le siècle de William Busnach, — Les faiblesses de M. de Montyon. — M. de Freycinet et Emile Augier. — Flaubert chez Hugo. — Eclairage royal. — Les coups de pistolet du reportage. — La lymphe de Koch. — La joue de mademoiselle Demarsy. — L'affaire Eyraud.

Les patineurs n'auront pas eu à se plaindre de l'an de glace mil huit cent quatre-vingt-dix.

L'art charmant de se casser bras et jambes *tuto, celeriter et jucunde* a pu être pratiqué dans l'Europe entière.

La question du latin, soulevée par Raoul Frary, a été reléguée au second plan et remplacée par la question du patin.

Tandis que nos mondains évoluaient au Bois de Boulogne, sur le lac du tir aux pigeons, la gentry londonnienne tournait, le stick en l'air, sur les bassins de Regent's-Park. A Vienne, on patinait en bloc sur les étroites glaces du Belvédère. A Madrid, caballeros et senoras décrivaient des courbes folles, au son des castagnettes, sur l'étang du Retiro.

Le bon saint François qui, pour calmer l'ardeur de ses sens, sculptait chaque jour une femme de neige ou de glace qu'il pressait tendrement dans ses bras jusqu'à ce qu'elle fût fondue, eût été tout à fait guilleret cette année. La matière première ne lui eût pas manqué pour se fabriquer un sérail réfrigérant, quelque chose de vraiment frappé.

Quand aux ours blancs, que l'on a récemment amenés du Spitzberg au Jardin des Plantes, ils ont été d'abord très satisfaits. Puis, trouvant que le froid était décidément trop vif, ils ont dépouillé de leurs pardessus deux reporters venus pour les interviewer. Ils se promènent maintenant dans leurs fosses vêtus de paletots à pélerines et à capuchons. Néanmoins, ils ont l'onglée et on les voit souffler sur leurs griffes pour se réchauffer. Les reporters sont morts de froid, dit-on. Ça en ferait toujours deux de moins; malheureusement, le fait n'est pas prouvé.

Peut-être, au moment où le lecteur parcourra ces lignes, jouirons-nous d'une température printanière. Le thermomètre nous a, en effet, habitués à de tels écarts qu'on s'attend tous les jours à le voir pincer un cavalier seul dans les bals publics. Aujourd'hui, les nez sont gelés; nous ne nous étonnerions pas de les voir bourgeonner demain, annonçant le réveil de la nature. Les ours blancs arracheront alors aux reporters leurs pardessus de demi-saison et cette exigence donnera lieu à de nouvelles drames. Ainsi va le monde. N'oublions jamais, toutefois, que, comme le dit une chanson célèbre :

Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace...

Voilà ce qu'un patineur philosophe devrait, du bout de son patin, écrire, pendant qu'il en est temps encore, sur la surface des grands lacs. L'hiver, alors, servirait à quelque chose et le lac du Bois de Boulogne donnerait aux pelouses et aux fourrés une leçon de vertu qui aurait son prix.

A propos des prix de vertu — que M. Camille Doucet me pardonne cette transition — l'Académie a distribué les siens récemment.

Il est toujours consolant de penser qu'il existe, en France, un stock considérable de gens vertueux dont les actes sont de nature à réhabiliter devant l'histoire notre trop fameuse « fin de siècle ».

Quand nos enfants viendront nous dire : « Il nous semble que vous avez fortement cascadé dans les dernières années du siècle précédent... » Nous pourrions leur répondre avec fierté : « Pardon... Donnez-vous la peine de lire les comptes rendus des séances de l'Académie française où l'on distribuait les prix de vertu... Vous verrez que nous passions notre temps à soigner des vieillards infirmes, à nourrir de notre lait — cacheté — une multitude d'orphelins et à écrire fiévreusement des ouvrages utiles aux mœurs. »

On se figure, par exemple, que Busnach partage ses moments entre le naturalisme et la gaudriole. Erreur. Il rédige des ouvrages utiles aux mœurs et l'Académie vient de donner un prix de mille francs à son joli livre : *le Petit Gosse*. Cinquante louis tombent! Notre éminent confrère Auguste Vitu a également obtenu un prix de mille francs pour son magnifique ouvrage : *Paris*. Voilà comment nous sommes, nous autres! Nous écrivons de jolis livres, voire même des ouvrages magnifiques. Et le vingtième siècle nous méconnaîtrait! Ce serait une injustice criante... Heureusement que M. Camille Doucet sera encore là pour nous venger et pour dire à nos descendants :

« Petits gosses, ne calomniez pas le siècle de William Busnach! »

Prochainement, M. de Montyon va avoir sa statue dans l'enceinte même de l'Institut.

On a découvert — car tout se découvre — que le célèbre philanthrope jouissait d'un caractère exécrationnel et se donnait le cruel plaisir d'exploiter de malheureux écrivains dont il signait les livres.

C'est ainsi qu'un pauvre missionnaire nommé La Bissachère lui ayant confié, pour le corriger, un manuscrit relatif à la question du Tonkin — déjà! — M. de Montyon publia le livre sous son nom, toucha et garda la somme payée par l'éditeur et ne donna à La Bissachère que six exemplaires de son ouvrage.

La Bissachère ne fut pas content; mais il avait habité le Tonkin pendant dix-sept ans et ne parlait plus qu'un français barbare. On trouva ses plaintes incorrectes et pénibles à entendre pour de délicates oreilles académiques. Il s'en fallut de peu qu'on ne lui reprît ses six exemplaires de *L'Exposé statistique du Tonkin*.

Philanthropie, voilà bien de tes coups!

N'oublions pas, toutefois, que l'on peut porter à l'actif de M. de Montyon une foule de traits de bienfaisance. Il s'occupa des indigents, des ouvriers sans travail; et, depuis plus de cent ans, les prix qu'il a fondés ont donné une utile impulsion à bien des activités et récompensé bien des dévouements.

On devra donc pardonner à la statue de M. de Montyon, si elle prétend un jour que c'est elle qui a écrit les pièces de M. Victorien Sardou et si elle descend de son socle pour aller réclamer des droits d'auteur aux directeurs de théâtres qui monteront *Dora*, *Fédora*, *Théodora*, *Patrie*, *Cléopâtre*, etc...

S'il arrivait même que cette statue acariâtre se fâchât, il faudrait la calmer sans l'endommager et la faire reconduire sous la coupole par M. Alfred Mézières, dont la courtoisie est à toute épreuve.

Notons encore, parmi les faits académiques, la nomination de M. de Freycinet au fauteuil d'Emile Augier.

On a beaucoup plaisanté la candidature de M. de Freycinet, et il est certain que le nom du ministre de la guerre éveille d'autres idées que celui de l'auteur de *Maitre Guérin*.

Toutefois, M. de Freycinet excelle, lui aussi, dans la comédie. Il étudie les caractères et les mœurs, et il sait en tirer habilement parti. L'intrigue la plus fine ne lui est pas étrangère. Il a été, en outre, mêlé au drame terrible de la guerre; et, si la pièce a mal fini, il est juste de constater que ce n'est pas sa faute.

D'ailleurs, l'Académie voulant rester un salon, M. de Freycinet y est à sa place. Il évoluera au milieu de cette potinière discrète avec la plus grande aisance, et il fourrera partout son gentil museau sans gêner personne.

Celui qu'on a appelé « la petite souris blanche » connaît les bons trous et sait l'art de s'y installer confortablement.

Seulement ne nous étonnons pas si, de temps en temps, M. Pingard s'écrie :

« C'est désespérant! Impossible de garder un papier intact! Voilà encore Freycinet qui a rongé l'un de mes plis! »

L'inauguration du monument de Gustave Flaubert a fourni aux journaux l'occasion de publier une foule d'anecdotes sur l'auteur de *Madame Bovary*.

J'ai vu Flaubert chez Victor Hugo, vers 1877, un soir où le salon de la rue de Clichy était rempli par le Tout-Paris politique et littéraire d'alors. Hugo fut spécialement aimable pour le grand écrivain. Il lui rappela les circonstances dans lesquelles il l'avait connu, autrefois. Flaubert s'excusa de ne pas venir plus souvent, — il sortait le moins possible, à cause de son état de santé, — mais, ajouta-t-il, tournant en madrigal une phrase qu'il aimait à répéter : « je suis venu vous voir quand même, parce que je suis un grand lézard : j'aime à me chauffer au soleil ».

Flaubert parla peu, ne quittant pas des yeux la main d'Hugo qui, disait-il, avait écrit tant de chefs-d'œuvre. L'auteur de la *Légende des siècles* fut éloquent, comme il l'était quand il le voulait, c'est-à-dire superbement. Et, en regardant tour à tour la tête de vieux gaulois de Flaubert et la figure vénérable d'Hugo, telle alors que les artistes représentent l'auteur légendaire de *l'Iliade*, je croyais contempler ce spectacle imprévu : Vercingétorix assistant à l'apothéose d'Homère.

On a dit et répété que Flaubert composait péniblement, mettait un mois à parfaire dix lignes. C'est vrai; et cette recherche de la perfec-

tion prenait les proportions d'un cauchemar ou d'une maladie. Si admirable que soit le résultat de ce travail, on peut dire qu'il n'est pas en rapport avec l'immense effort déployé. La monomanie de la rature entraîne parfois l'écrivain à biffer le mot juste, celui qui se présente tout d'abord à l'esprit et à torturer inutilement la phrase. La facilité est déplorable chez certains romanciers, mais la difficulté n'est pas sans dangers : le maître esquive ces dangers, mais son école s'en ressent parfois.



La mort et les obsèques du roi de Hollande ; l'assassinat du général Séliverstoff et la fuite romanesque de son assassin Padlewski ; puis, dans un autre ordre d'idées, les expériences auxquelles a donné lieu la découverte du docteur Koch, tels sont, en bloc, les autres principaux faits du mois.

Guillaume III, *galantuomo* comme Victor Emmanuel, fut célèbre à Paris par l'intérêt qu'il porta, d'abord à madame Musard, puis aux cantatrices françaises. On a rappelé que le luxe de la femme de l'ancien chef d'orchestre provenait d'un paquet d'actions de mines de pétrole que le Roi lui jeta à la tête au cours d'une discussion orageuse.

J'ignore si c'est là l'origine du mot *éclairer*, employé dans le sens de donner de l'argent. En tout cas, j'appelle sur cette étymologie l'attention de mon ami Lorédan Larchey. Cette façon de pétrolier les dames galantes n'a d'ailleurs rien qui puisse les blesser.

L'évasion de Padlewski a été, de l'avis des spécialistes, un joli coup de « grand reportage ». A ce compte, le coup eût été encore plus « joli » si le crime de l'hôtel de Bade avait été concerté entre le reporter et Padlewski. Je trouve qu'en cette circonstance M. de Labryère a été timide. Ce n'est pas encore là le « grand reportage » de l'avenir, qui organisera le meurtre pour se donner l'héroïque plaisir de faire évader le meurtrier. Quand on se met à tirer des coups de pistolet, il faut, comme on dit, y aller carrément. La politique arrive d'ailleurs avec sa grosse éponge et vient tout effacer.

Je ne sais si, quand ces lignes paraîtront, la lymphe du docteur Koch continuera de guérir du loup. Je le souhaite. C'est la première fois que l'on expérimente, dans l'Europe entière, sur des collectivités, un remède dont on a dû se borner à deviner la composition. La double excuse des médecins, c'est que le docteur Koch est un grand savant et que les malades soumis aux expériences sont des désespérés auxquels on rend un peu d'espoir.

Si nos docteurs ont toutes les audaces, ils ont aussi tous les dévouements. N'a-t-on pas vu récemment l'aimable docteur Félizet donner, avec un sourire, un morceau de son épiderme pour réparer la joue de la charmante mademoiselle Demarsy, du Gymnase ? Mademoiselle Demarsy avait été éraflée dans un accident de voiture. M. Félizet a pris sur lui ce qu'il avait de plus blanc et de plus tendre, selon sa propre expression, pour compléter le visage de la gracieuse artiste. C'est ce qui s'appelle risquer sa peau. Une doctoresse eût-elle été capable de cet acte de chevalerie cutanée ?



J'allais oublier l'*Affaire Eyraud*, que les ennemis des huissiers ont appelée l'*Affaire Gouffé*, pour faire croire à la postérité que c'est Gouffé qui a pendu ce pauvre Eyraud. Combien de gens savent aujourd'hui, si, dans l'*Affaire Fualdès*, immortalisée cependant par une complainte d'un kilomètre, Fualdès fut l'assassin ou la victime.

Donc, Eyraud court le risque d'être décapité, tandis que l'aimable Gabrielle s'adonnera, sous le beau ciel calédonien, à d'autres exploits que ceux dont le coût est de 8 fr. 75. Les femmes étaient fort irritées contre Gabrielle Bompard et elles ne s'expliquent pas que la condamnation soit moindre que celle de son complice. Les hommes, au contraire, sont enclins à l'indulgence, comme il arrive toujours lorsque l'accusée est jolie et perverse.

Tout en agitant ses foudres, le ministère public est resté fidèle à la vieille galanterie française ; et, quel que soit le dédain que M. l'avocat général professe pour l'hypnotisme, son éloquence se laissera toujours suggestionner par une accusée dont les beaux yeux éplorés semblent lui dire : « Voyons, Alfred, ne demande pas ma tête... Ce serait dommage de la sacrifier... Tu ne feras pas ça !... »

LA GRAND'VILLE.

Le Mystère de la Nativité

DE MAURICE BOUCHOR

Une file d'équipages, dont beaucoup d'armoriés ; une double haie de valets palatinés de fourrure ; un public où se coudoient les reines de l'élégance et les rois de l'esprit, où l'on voit dans la « queue » des princesses, des ambassadeurs, des académiciens, des ministres ; tout ce monde ayant obtenu à grand-peine sa place « en location » ; pas un strapontin à trouver au contrôle ; et, dans ce passage habituellement solitaire, des camelots, hirondelles de la vogue, voltigeant à travers la foule, et piaillant du haut de leur tête : « Demandez le Noël ou le *Mystère de la Nativité*, le succès de la galerie Vivienne ! Demandez la pièce ! »

Tel est l'étrange spectacle dont nous nous étonnons chaque mardi et chaque vendredi en venant fidèlement au rendez-vous de nos petites marionnettes. Et le plus étonné de nous tous, c'est encore leur père, leur inventeur, notre brave ami Signoret.

Du diable, il y a deux ans, quand la fantaisie le prit de se faire *impresario* de poupées pour son plaisir artistique et pour le nôtre, du diable s'il se doutait que jamais le Petit-Théâtre pût devenir un théâtre à la mode !

Il aimait les belles choses. Nous les aimions comme lui. Sans être riche, il avait une quinzaine de mille francs à perdre, qu'il a d'ailleurs perdus, et de bon cœur. De bon cœur aussi nous offrions notre concours. Les poètes diraient le texte des pièces à jouer. Les sculpteurs modèleraient les têtes des personnages. Les peintres se feraient costumiers et décorateurs. Les musiciens écriraient des partitions. De dévoués amis s'improviseraient marionnettistes, apprendraient le difficile jeu des pédales qui donnent aux poupées leurs gestes. On consacrerait à chaque œuvre un mois de méticuleuses répétitions. Ces répétitions avaient lieu au Moulin-de-Beurre, là-bas, là-bas, dans

Montrouge ; et quelques-uns d'entre nous demeuraient en haut de Montmartre. Qu'importe ! Il s'agissait de représenter les *Oiseaux* d'Aristophane, la *Tempête* de Shakespeare, *Abraham l'Ermite* de la suave Hroswitha, puis du Cervantès, du Molière, peut-être un jour de l'Eschyle et du Kâlidâsa, et aussi le *Tobie* de notre cher Maurice Bouchor, et enfin son Noël. Et toutes nos peines, dérangements, courses, apprentissages, temps perdu, rhumes gagnés, nous n'y pensions guère ; et non plus le bon Signoret ne pensait à ses billets bleus envolés comme papillons sur l'Océan. On était ravi. On se disait orgueilleusement :

« Paris s'occupe d'un tas de bêtises laides : politiquaillerie, scandales, littérature et art mercantiles. Grand bien lui fasse ! Nous, dans un coin ignoré, nous goûtons une pure joie ; et qu'une centaine de délicats la partage, c'est tout ce qu'il nous faut. »

Mais quoi ! Paris n'est pas si bête qu'on veut bien le dire. Un beau jour notre coin a été découvert et signalé par la presse, qui a du bon tout de même, cette gueuse ! Le bruit s'est répandu qu'il y avait quelque part un certain Petit-Théâtre où l'on jouait un naïf et délicieux *Mystère*, chef-d'œuvre d'un noble poète, et que les vers en étaient récités par quelques poètes de ses amis, et qu'on voyait là des poupées aux têtes sculptées par Belloc et Lombard, enluminées par Rochegrosse, dans des décors peints par Riéder, Félix Bouchor, Lerolle, Doucet, et que la musique de Vidal était exquise ; et que dans cette salle minuscule on respirait à pleins poumons l'air des plus hautes cimes artistiques. Et voilà que ce Paris, calomnié par nous, vient à nous comme en pèlerinage !

Ma foi, vive Paris !... Et vive aussi, n'est-ce pas, la folle fantaisie des artistes qui, de temps en temps, au palais en feu de ce vieux damné, versent une céleste et rafraîchissante gorgée d'azur !

JEAN RICHEPIN.

Les Livres d'Étrennes



XAVIÈRE, par Boutet de Monvel.

Très rapidement, parce que la place dont je dispose est des plus limitée et que les beaux livres publiés à l'occasion de cette fin d'année sont nombreux, nous allons passer en revue les ouvrages parus et à paraître chez les grands éditeurs parisiens pendant ce mois de décembre. Il ne s'agit pas ici, on le comprend, d'une étude bibliographique, mais bien modestement d'un guide pour le choix des livres à donner en cadeaux de Jour de l'an.

Je cite au hasard, cela va sans dire, parce qu'il n'y a pas de classification à faire parmi des productions de nature et d'intérêt très divers.

Chez HACHETTE, une merveilleuse réédition de *l'Enfer du Dante* avec soixante-seize composi-

tions de Gustave Doré ; une très intéressante étude sur *l'Acropole de Suse*, par madame Jane Dieulafoy et une édition in-octavo de *Mireille*, le poème exquis de Frédéric Mistral, accompagnée de vingt-cinq eaux-fortes et de trente-cinq dessins d'Eugène Burnand. Voilà pour les livres d'art. En fait d'ouvrages utiles, je n'en connais aucun — je l'ai déjà dit — qui puisse soutenir la comparaison avec *l'Atlas de Géographie moderne*, de Schrader ; captivant comme un roman, ce livre est en outre une œuvre patriotique.

A la même librairie, un livre déjà célèbre par le bruit qu'il a fait dans le monde, c'est l'ouvrage de Stanley, *Dans les Ténèbres de l'Afrique*, complété tout récemment par *Emin Pacha ou la Rébellion de l'Équateur*, de Mounteney Jephson, un des officiers de Stanley.

Parmi les ouvrages qui se recommandent d'eux-mêmes à la jeunesse, se trouvent les *Voyages du capitaine Cougourdan*, d'Eugène Mouton et le *Capitaine Castagnette*, de Quatrelles, deux capitaines qui ont déjà fait plusieurs fois le tour du monde.

Mais le catalogue Hachette est un volume. Il faut savoir se borner et je me contenterai de signaler le dix-septième volume de la *Géographie moderne*, d'Elisée Reclus, le deuxième volume de *l'Histoire de l'Art pendant la Renaissance*, d'Eugène Muntz, le *Tour du Monde* et le *Journal de la Jeunesse*, de 1890.

A la librairie PLON ET NOURRIT, un très bel ouvrage religieux, la *Vie de saint Ignace de Loyola*, illustré de quinze planches en taille-douce, eaux-fortes et héliogravures du plus grand art, et une volumineuse *Histoire des Pèlerinages français de la sainte Vierge*, qui ne contient pas moins de quatre cent cinquante gravures. Deux ouvrages faits pour plaire au grand public catholique de France.

D'un ordre d'idées moins élevé peut-être, mais d'un intérêt charmant, sont les *Jeux du Cirque et la Vie foraine*, où notre ami Hugues Le Roux a mis tout son esprit et le peintre Jules Garnier tout son talent. Enfin dans le domaine des voyages, *Trois ans chez les Argen-*

GUSTAVE JACQUET



MARINETTE

Ayuntamiento de Madrid



PAR JULES VERNE

I

IL y avait une fois une famille de rats, composée du père Raton, de la mère Ratonne, de leur fille Ratine et de son cousin Raté. Leurs domestiques, c'étaient le cuisinier Rata et la bonne Ratane. Or, il est arrivé, à ces estimables rongeurs, des aventures si extraordinaires, mes chers enfants, que je ne résiste pas au désir de vous les raconter.

Cela se passait au temps des fées et des enchanteurs, — au temps aussi où les bêtes parlaient. C'est de cette époque que date, sans doute, l'expression : « dire des bêtises ». Et, cependant, ces bêtes n'en disaient pas plus que les hommes de jadis et d'aujourd'hui n'en ont dit et n'en disent ! Écoutez donc, mes chers enfants, je commence.

II

Dans une des plus belles villes de ce temps-là, et dans la plus belle maison de la ville demeurait une bonne fée. Elle s'appelait Firmenta. Elle faisait autant de bien qu'une fée en peut faire, et on l'aimait beaucoup. A cette époque, paraît-il, tous les êtres vivants étaient soumis aux lois de la métempsychose. Ne vous effrayez pas de ce mot : cela signifie qu'il y avait une échelle de la création dont chaque être devait franchir successivement les échelons, pour atteindre le dernier et prendre rang dans l'humanité. Ainsi on naissait mollusque, on devenait poisson, puis oiseau, puis quadrupède, puis homme ou femme. Comme vous le voyez, il fallait monter de l'état le plus rudimentaire à l'état le plus parfait. Toutefois, il pouvait arriver que l'on redescendit l'échelle, grâce à la maligne influence de quelque enchanteur. Et alors, quelle triste existence ! Par exemple, après avoir été homme, être redevenu huître ! Heureusement, cela ne se voit plus de nos jours, — physiquement, du moins.

Sachez aussi que ces diverses métamorphoses s'opéraient par l'intermédiaire des génies. Les bons génies faisaient monter, les mauvais faisaient descendre, et si ces derniers abusaient de leur puissance, le Créateur pouvait les en priver pour un certain temps.

Il va sans dire que la fée Firmenta était un bon génie, et jamais personne n'avait eu à se plaindre d'elle.

Or, un beau matin, elle se trouvait dans la salle à manger de son palais — une salle ornée de tapisseries superbes et de magnifiques fleurs. Les rayons du soleil se glissaient à travers la fenêtre, piquant çà et là de touches lumineuses les porcelaines et l'argenterie placées sur la table. La suivante venait d'annoncer à sa maîtresse que le déjeuner était servi, — un joli déjeuner, comme les fées ont bien le droit d'en faire sans être accusées de gourmandise. Mais à peine la fée s'était-elle assise, que l'on frappa à la porte du palais.

Aussitôt la suivante d'aller ouvrir ; un instant après, elle

prévenait la fée Firmenta qu'un beau jeune homme désirait lui parler.

« Fais entrer ce jeune homme », répondit Firmenta.

Beau, en effet, d'une taille au-dessus de la moyenne, l'air bon, l'air brave aussi, et vingt-deux ans d'âge. Mis très simplement, il se présentait avec grâce. Tout d'abord, la fée eut bonne opinion de lui. Elle pensa qu'il venait pour quelque service, comme tant d'autres qu'elle avait obligés, et elle se sentait disposée à le lui rendre.

« Que me voulez-vous, beau jeune homme ? dit-elle de sa voix la plus douce.

— Bonne fée, répondit-il, je suis bien malheureux, et je n'ai d'espoir qu'en vous ! »

Et, comme il hésitait :

« Expliquez-vous, reprit Firmenta. Quel est votre nom ?

— Je me nomme Ratin, répondit-il. Je ne suis pas riche, et pourtant ce n'est point la fortune que je viens vous demander. Non, c'est le bonheur.

— Pensez-vous donc que l'un puisse aller sans l'autre ? répliqua la fée en souriant.

— Je le pense.

— Et vous avez raison. Continuez, beau jeune homme.

— Il y a quelque temps, reprit-il, avant d'être homme, j'étais rat, et, comme tel, très bien accueilli dans une excellente famille à laquelle je comptais m'attacher par les plus doux liens. Je plaisais au père, qui est un rat plein de bon sens. Peut-être la mère me voyait-elle d'un moins bon œil, parce que je ne suis pas riche. Mais leur fille Ratine me regardait si tendrement !... Enfin j'allais sans doute être agréé, lorsqu'un grand malheur vint couper court à toutes mes espérances !

Qu'est-il donc arrivé ? demanda la fée avec le plus vif intérêt.

— Et d'abord, je suis devenu homme, tandis que Ratine restait rate !

— Eh bien, répondit Firmenta, attendez que sa dernière transformation en ait fait une jeune fille...

— Sans doute, bonne fée ! Malheureusement Ratine avait été remarquée par un puissant seigneur qui pourrait être fils de roi. Habitué à satisfaire ses fantaisies, il ne souffre pas la moindre résistance. Tout doit plier devant ses volontés.

— Et quel était ce seigneur ? demanda la fée.

— C'était le prince Kissador. Il proposa à ma chère Ratine de l'emmener dans son palais, où elle serait la plus heureuse des rates. Elle s'y refusa, bien que sa mère Ratonne fût très flattée de la demande. Le prince tenta alors de l'acheter à haut prix ; mais le père Raton, sachant combien sa fille m'aimait, et que je mourrais de douleur si on nous séparait, ne voulut point consentir. Je renonce à vous peindre la fureur du prince Kissador. Voyant Ratine si belle en rate, il se disait qu'elle serait encore plus belle

en jeune fille! Oui, bonne fée, plus belle encore! Et il l'épouserait!... Ce qui était bien raisonné pour lui, et bien malheureux pour nous!

— Sans doute, répondit la fée, mais, puisque le prince a été éconduit, qu'avez-vous à craindre?

— Tout, reprit Ratin, car, pour arriver à ses fins, il s'est adressé à Gardafour...

— Cet enchanteur, s'écria Firmenta, ce mauvais génie qui ne se plaît qu'à faire le mal, et avec lequel je suis toujours en lutte?...

— Lui-même bonne fée!

— Ce Gardafour, dont la redoutable puissance ne cherche



qu'à ramener au bas de l'échelle les êtres qui s'élèvent peu à peu vers les plus hauts degrés?...

— Comme vous dites!

— Heureusement, Gardafour, ayant abusé de son pouvoir, vient d'en être privé pour quelque temps.

— Cela est vrai, répondit Ratin; mais au moment où le prince a eu recours à lui, il le possédait encore tout entier. Aussi, alléché par les promesses de ce seigneur, autant qu'effrayé de ses menaces, promit-il de le venger des dédains de la famille Raton!

— Et il l'a fait?...

— Il l'a fait, bonne fée!

— Et comment?

— Il a métamorphosé ces braves rats! Il les a changés en huîtres. Et maintenant ils végètent sur le banc de Samobrides, où ces mollusques, d'excellente qualité, je dois le dire, valent trois francs la douzaine, ce qui est bien naturel, puisque la famille Raton se trouve parmi eux! Vous voyez, bonne fée, toute l'étendue de mon malheur!

Firmenta écoutait avec pitié et bienveillance ce récit du jeune Ratin. Elle compatissait volontiers, d'ailleurs, aux douleurs humaines, et surtout aux amours contrariées.

« Et que puis-je faire pour vous? demanda-t-elle.

— Bonne fée, répondit Ratin, puisque ma Ratine est attachée au banc de Samobrides, faites-moi huître à mon tour, afin que j'aie la consolation d'y vivre près d'elle! »

Ce fut dit d'un ton si triste, que la fée Firmenta se sentit tout émue, et, prenant la main du bon jeune homme :

« Ratin, lui dit-elle, je consentirais à vous satisfaire que je ne pourrais y réussir. Vous le savez, il m'est interdit de faire redescendre aux êtres vivants l'échelle de l'humanité. Toutefois, si je ne puis vous réduire à l'état de mollusque, ce qui est un état bien humble, je puis faire remonter Ratine... »

— Oh! faites, bonne fée, faites!

— Mais il faudra qu'elle repasse par les degrés intermédiaires, avant de redevenir la charmante rate, destinée à être jeune fille

un jour. Donc, soyez patient! soumettez-vous aux lois de la nature. Ayez confiance aussi...

— En vous, bonne fée?

— Oui, en moi! Je ferai tout pour vous venir en aide. N'oublions pas, cependant, que nous aurons à soutenir de violentes luttes. Vous avez dans le prince Kissador, bien qu'il soit le plus sot des princes, un ennemi puissant. Et, si Gardafour recouvrait son pouvoir avant que vous ne fussiez l'époux de la belle Ratine, il me serait difficile de le vaincre, car il serait redevenu mon égal! »

La fée Firmenta et Ratin en étaient là de leur conversation, lorsqu'une petite voix se fit entendre. D'où sortait cette voix? Cela semblait difficile à deviner.

Et cette voix disait :

« Ratin!... mon pauvre Ratin... je t'aime!... »

— C'est la voix de Ratine, s'écria le beau jeune homme. Ah! madame la fée, madame la fée, ayez pitié d'elle! »

En vérité, Ratin était comme fou. Il courait à travers la salle, il regardait sous les meubles, il ouvrait les dressoirs dans la pensée que Ratine pouvait y être cachée, et il ne la trouvait pas!

La fée l'arrêta d'un geste.

Et alors, mes chers enfants, il se produisit un singulier effet. Il y avait sur la table, rangées dans un plat d'argent, une demi-douzaine d'huîtres qui venaient précisément du banc de Samobrides. Au milieu se voyait la plus jolie, avec sa coquille bien luisante, bien ourlée. Et là voilà qui grossit, s'élargit, se développe, puis ouvre ses deux valves. Des plis de sa collerette se dégagent alors une adorable figure, avec des cheveux blonds comme les blés, deux yeux, les plus doux du monde, un petit nez bien droit, une bouche charmante qui répète :

« Ratin! mon cher Ratin!

— C'est elle! » s'écrie le beau jeune homme.

C'était Ratine, en effet, il l'avait bien reconnue. Car il faut vous dire, mes chers enfants, qu'en cet heureux temps de magie, les êtres avaient déjà visage humain, même avant d'appartenir à l'humanité.

Et comme Ratine était jolie sous la nacre de sa coquille! On eût dit un bijou dans son écrin.

Et elle s'exprimait ainsi :

« Ratin, mon cher Ratin, j'ai entendu tout ce que tu viens de dire à madame la fée, et madame la fée a daigné promettre de réparer le mal que nous a fait ce méchant Gardafour. Oh! ne m'abandonnez pas, car s'il m'a changée en huître, c'est pour que je ne puisse plus m'enfuir! Alors le prince Kissador viendra me détacher du banc auquel est attachée ma famille; il m'emportera, il me mettra dans son vivier, il attendra que je sois devenue jeune fille, et je serai à jamais perdue pour mon pauvre et cher Ratin! »

Elle parlait d'une voix si plaintive, que le jeune homme profondément ému, pouvait à peine répondre.

« Oh! ma Ratine! » murmurait-il.

Et dans un élan de tendresse, il étendait la main vers elle,



lorsque la fée l'arrêta. Puis, après avoir enlevé délicatement une perle magnifique qui s'était formée au fond de la valve :

« Prends cette perle, lui dit-elle.

— Cette perle, bonne fée?

— Oui, elle vaut toute une fortune. Cela pourra te servir plus tard. Maintenant nous allons reporter Ratine sur le banc de Samobrides, et là, je la ferai remonter d'un échelon...

— Pas seule, bonne fée, répondit Ratine d'une voix suppliante. Songez à mon bon père Raton, à ma bonne mère Ratonne, à mon cousin Raté! Songez à nos fidèles serviteurs Rata et Ratane!... »



Mais, pendant qu'elle parlait ainsi, les deux valves de sa coquille se refermaient lentement et reprenaient leurs dimensions ordinaires.

« Ratine ! s'écria le jeune homme.

— Emporte-là ! » dit la fée.

Et, après l'avoir prise, Ratin pressa cette coquille sur ses lèvres. Ne contenait-elle pas tout ce qu'il avait de plus cher au monde ?

III

La mer est basse. Le ressac bat doucement le pied du banc de Samobrivés. Il y a des flaques d'eau entre les rochers. Le granit brille comme de l'ébène ciré. On marche sur les goémons visqueux dont les cosses éclatent en faisant jaillir de petits jets liquides. Il faut prendre garde de glisser, car la chute serait douloureuse.

Quelle quantité de mollusques sur ce banc : des vignaux semblables à de gros limaçons, des moules, des clovises, des mâcles, et surtout des huîtres par milliers.

Une demi-douzaine des plus belles se cache sous les plantes marines. Je me trompe : il n'y en a que cinq. La place de la sixième est inoccupée !

Voilà maintenant que ces huîtres s'ouvrent aux rayons du soleil, afin de respirer la fraîche brise du large. En même temps s'échappe une sorte de chant plaintif, comme une litanie de semaine sainte.

Les valves de ces mollusques se sont lentement écartées. Entre leurs franges transparentes se dessinent quelques figures faciles à reconnaître. L'une est Raton, le père, un philosophe, un sage, qui sait accepter la vie sous toutes ses formes.

« Sans doute, pense-t-il, après avoir été rat, redevenir mollusque, cela ne laisse pas d'être pénible ! Mais il faut se faire une raison et prendre les choses comme elles viennent ! »

Dans la deuxième huître grimace une figure contrariée, dont les yeux jettent des éclairs. En vain cherche-t-elle à s'élancer hors de sa coquille. C'est dame Ratonne, et elle dit :

« Etre enfermée dans cette prison d'écaille, moi qui tenais le premier rang dans notre ville de Ratopolis ! Moi qui, arrivée à la phase humaine, aurais été grande dame, princesse..., peut-être !... Ah ! le misérable Gardafour ! »

Dans la troisième huître, se montre la face bête du cousin Raté, un franc nigaud, quelque peu poltron, qui dresse l'oreille au moindre bruit, comme un lièvre. Il faut vous dire que, tout naturellement, en sa qualité de cousin, il faisait la cour à sa cousine. Or, Ratine, on le sait, en aimait un autre, et cet autre, Raté le jalousait cordialement.

« Ah ! ah ! faisait-il, quelle destinée ! Au moins, quand j'étais rat, je pouvais courir, me sauver, éviter les chats et les ratières ! Mais ici, il suffit que l'on me cueille avec une douzaine de mes semblables, et le couteau grossier d'une écaillère m'ouvrira brutalement, et j'irai figurer sur la table d'un riche, et je serai avalé... vivant... peut-être ! »

Dans la quatrième huître, c'est le cuisinier Rata, un chef très fier de ses talents, très vaniteux de son savoir.

« Le maudit Gardafour ! s'écriait-il. Si jamais je le tiens d'une main, je lui tords le cou de l'autre ! Moi, Rata, qui en faisais de si bons, que le nom m'en est resté, collé entre deux écailles ! Et ma femme Ratonne... »

— Je suis là, dit une voix qui sortait de la cinquième huître. Ne te fais pas de chagrin, mon pauvre Rata ! Si je ne puis me rapprocher de toi, je n'en suis pas moins à ton côté ! Et quand tu remonteras l'échelle, nous la remonterons ensemble ! »

Bonne Ratane ! Une grosse boulotte, toute simple, toute modeste, aimant bien son mari, et, comme lui, très dévouée à ses maîtres.

Puis, alors, la triste litanie reprit sur un mode lugubre. Quelques centaines d'huîtres infortunées, attendant leur délivrance,

elles aussi, se joignirent à ce concert de lamentations. Cela serrait le cœur. Et quel surcroît de douleur pour Raton, le père, et pour dame Ratonne, s'ils avaient su que leur fille n'était plus avec eux !

Soudain, tout se tut. Les écailles se refermèrent.

Gardafour venait d'arriver sur la grève, vêtu de sa longue robe d'enchanteur, coiffé du bonnet traditionnel, la physionomie farouche. Près de lui marchait le prince Kissador, richement vêtu. On imaginerait difficilement à quel point ce seigneur était infatué de sa personne, et comme il se déhanchait ridiculement pour se donner des grâces.

« Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Au banc de Samobrivés, mon prince, répondit obséquieusement Gardafour.

— Et cette famille Raton !...

— Toujours à la place où je l'ai incrustée pour vous être agréable !

— Ah ! Gardafour, reprit le prince en frisant sa moustache, cette petite Ratine ! J'en suis ensorcelé ! Il faut qu'elle soit à moi ! Je te paie pour me servir, et si tu ne réussis pas, prends garde à toi !...

— Prince, répondit Gardafour, si j'ai pu changer toute cette famille de rats en mollusques, avant que mon pouvoir ne m'eût été retiré, je n'aurais pu en faire des êtres humains, vous le savez !

— Oui, Gardafour, et c'est bien cela qui m'enrage ! »

Tous deux prirent pied sur le banc, au moment où deux personnes paraissaient sur l'autre côté de la grève. C'étaient la fée Firmenta et le jeune Ratin. Celui-ci tenait sur son cœur la double coquille qui renfermait sa bien-aimée.

Soudain ils aperçurent le prince et l'enchanteur.

« Gardafour, dit la fée, que viens-tu faire ici ? Préparer encore quelque machination criminelle ? »

— Fée Firmenta, dit le prince Kissador, tu sais que je suis fou de cette gentille Ratine, assez peu avisée pour repousser un seigneur de ma tournure, et qui attend si impatiemment l'heure où tu la rendras jeune fille...

— Quand je la rendrai jeune fille, répondit Firmenta, ce sera pour appartenir à celui qu'elle préfère.

— Cet impertinent, riposta le prince, ce Ratin, dont Gardafour n'aura pas de peine à faire un âne, quand je lui aurai allongé les oreilles ! »

A cette insulte, le jeune homme bondit ; il allait s'élancer sur le prince et châtier son insolence, lorsque la fée lui saisit la main.

« Calme ta colère, dit-elle. Il n'est pas temps de te venger, et les insultes du prince tourneront un jour contre lui. Fais ce que tu as à faire, et partons. »

Ratin obéit, et, après l'avoir pressée une dernière fois sur ses lèvres, il alla déposer l'huître au milieu de sa famille.

Presque aussitôt, la marée commença à recouvrir le banc de Samobrivés, l'eau envahit les dernières pointes, et tout disparut

jusqu'à l'horizon de la haute mer, dont le contour se confondait avec celui du ciel.

IV

Cependant, à droite, quelques roches sont restées à découvert. La marée ne peut atteindre leur sommet, même lorsque la tempête pousse les lames à la côte.

C'est là que le prince et l'enchanteur se sont réfugiés. Lorsque le banc sera à sec, ils iront chercher la précieuse huître, qui renferme Ratine, et l'emporteront. Au fond, le prince est furieux. Si puissants que fussent les princes et même les rois, ils ne pouvaient rien en ce temps-là contre les fées, et il en serait encore de même, si nous revenions jamais à cette heureuse époque.

Et, en effet, voici que Firmenta dit au beau jeune homme :

« Maintenant que la mer est haute, Raton et les siens vont remonter d'un échelon vers l'humanité. Je vais les faire poissons, et, sous cette forme, ils n'auront plus rien à craindre de leurs ennemis.

— Même si on les pêche?... fit observer Ratin.

— Sois tranquille, je veillerai sur eux. »

Par malheur, Gardafour avait entendu la fée et imaginé un plan ; suivi du prince, il se dirigea vers la terre ferme.

Alors la fée étendit sa baguette vers le banc de Samobrives, caché sous les eaux. Les huîtres de la famille Raton s'entr'ouvrirent. Il en sortit des poissons fréillants, tout joyeux de cette nouvelle transformation.

Raton, le père, — un brave et digne turbot, avec des tubercules sur son flanc brunâtre, et qui, s'il n'eût eu face humaine, vous aurait regardé de ses deux gros yeux placés sur le côté gauche.

Madame Ratonne, — une vive, avec la forte épine de son opercule et les piquants acérés de sa première dorsale, très belle, d'ailleurs, sous ses couleurs changeantes.

Mademoiselle Ratine, — une jolie et élégante dorade de Chine,



presque diaphane, bien attrayante dans son vêtement mélangé de noir, de rouge et d'azur.

Rata, — un farouche brochet de mer, corps allongé, bouche fendue jusqu'aux yeux, dents tranchantes, l'air furieux comme un requin en miniature, et d'une surprenante voracité.

Ratane, — une grosse truite saumonée, avec ses taches ocellées, couleur de vermillon, les deux croissants dessinés sur le fond argenté de ses écailles, et qui eût fait bonne figure sur la table d'un gourmet.

Enfin, le cousin Raté, — un merlan au dos d'un gris verdâtre. Mais, par une bizarrerie de la nature, ne voilà-t-il pas qu'il n'est qu'à moitié poisson ! Oui, l'extrémité de son corps, au lieu d'être terminée par une queue, est encore engagée entre deux

écailles d'huître ! N'est-ce pas là le comble du ridicule ! Pauvre cousin !

Et alors, merlan, truite, brochet, dorade, vive, turbot, rangés



sous les eaux claires, au pied de la roche où Firmenta agitait sa baguette, semblaient dire :

« Merci, bonne fée, merci ! »

V

En ce moment, une masse, venant du large, se dessine plus nettement. C'est une chaloupe, avec sa grande misaine rougeâtre et son foc au vent. Elle arrive dans la baie, poussée par une fraîche brise. Le prince et l'enchanteur sont à bord, et c'est à eux que l'équipage doit vendre toute sa pêche.

Le chalut a été envoyé à la mer. Dans cette vaste poche que l'on promène sur le fond sablonneux se prennent par centaines toutes sortes de poissons, de mollusques et de crustacés, crabes, crevettes, homards, limandes, raies, soles, barbues, anges, vives, dorades, turbots, bars, rougets, grondins, mulets, surmulets et bien d'autres !

Aussi, quel danger menace la famille Raton, à peine délivrée de sa prison d'écaille ! Si par malheur le chalut la ramasse, elle n'en pourra plus sortir ! Alors, le turbot, la vive, le brochet, la truite, le merlan, saisis par la grosse main des matelots, seront jetés dans les paniers des mareyeurs, expédiés vers quelque grande capitale, étalés, palpitants encore, sur le marbre des revendeuses, tandis que la dorade, emportée par le prince, sera à jamais perdue pour son bien-aimé Ratin !

Mais voici le temps qui change. La mer grossit. Le vent siffle. L'orage éclate. C'est la rafale, c'est la tempête.

Le bateau est horriblement secoué par la houle. Il n'a pas le temps de relever son chalut qui se rompt et, malgré les efforts du timonnier, il est dressé vers la côte et se fracasse sur les récifs. A peine si le prince Kissador et Gardafour peuvent échapper au naufrage, grâce au dévouement des pêcheurs.

C'est la bonne fée, mes chers enfants, qui a déchainé cet orage pour le salut de la famille Raton. Elle est toujours là, accompagnée du beau jeune homme, et sa merveilleuse baguette à la main.

Alors Raton et les siens frétilent sous les eaux qui se calment. Le turbot se tourne et se retourne, la vive nage coquettement, le brochet ouvre et ferme ses vigoureuses mâchoires, dans lesquelles s'engouffrent de petits poissons, la truite fait des grâces, et le merlan, que retiennent ses écailles, se meut gauchement. Quant à la jolie dorade, elle semble attendre que Ratin se précipite sous les eaux pour la rejoindre !... Oui ! il le voudrait, mais la fée le retient.

« Non, dit-elle, pas avant que Ratine n'ait repris la forme sous laquelle elle a d'abord su te plaire ! »

VI

Une fort jolie ville, que la ville de Ratopolis. Elle est située dans un royaume dont j'ai oublié le nom, qui n'est ni en Europe, ni en Asie, ni en Afrique, ni en Océanie, ni en Amérique, bien qu'il se trouve quelque part.

En tout cas, le paysage, autour de Ratopolis, ressemble beaucoup à un paysage hollandais. C'est frais, c'est vert, c'est propre, avec des cours d'eau limpides, des berceaux ombragés de beaux arbres, des prairies grasses où paissent les plus heureux troupeaux du monde.

Comme toutes les villes, Ratopolis a des rues, des places, des boulevards ; mais ces boulevards, ces places, ces rues, sont bordés de fromages magnifiques, en guise de maisons : des gruyères, des croûtes-rouges, des mareuils, des chesters de vingt espèces. Ils sont creusés à l'intérieur en étages, appartements, chambres. C'est

là que vit, en république, une nombreuse population de rats, sage, modeste et prévoyante.

Il pouvait être alors sept heures du soir, un dimanche. En famille, rats et rates se promenaient pour respirer la fraîcheur. Après avoir bien travaillé toute la semaine à refaire les provisions du ménage, ils se reposaient le septième jour.

Or, le prince Kissador était alors à Ratopolis, accompagné de

l'inséparable Gardafour. Ayant appris que les membres de la famille Raton, après avoir été poissons pendant quelque temps, étaient redevenus rats, ils s'occupaient à leur préparer de secrètes embûches.

« Quand je songe, répétait le prince, que c'est encore à cette fée maudite qu'ils doivent leur nouvelle transformation !

— Eh ! tant mieux, répondit Gardafour. Ils seront maintenant



plus faciles à prendre ! Des poissons, cela s'échappe trop facilement ! A présent, les voilà rats ou rates, et nous saurons bien nous en emparer, et, une fois en votre pouvoir, ajouta l'enchanteur, la belle Ratine finira par être folle de votre seigneurie ! »

A ce discours, le fat se rengorgeait, se pavanait, lançait des œillades aux jolies rates en promenade.

« Gardafour, dit-il, tout est prêt ?

— Tout, mon prince, et Ratine n'échappera pas au piège que je lui ai tendu ! »

Et Gardafour montrait un élégant berceau de feuillage, disposé au coin de la place.

« Ce berceau cache un piège, dit-il, et je vous promets que la belle sera aujourd'hui même dans le palais de votre seigneurie, où elle ne pourrait résister aux grâces de votre esprit et aux séductions de votre personne. »

Et l'imbécile de gober ces grosses flatteries de l'enchanteur !

« La voilà, dit Gardafour. Venez, mon prince, il ne faut pas qu'elle nous aperçoive ! »

Tous deux gagnèrent la rue voisine.

C'était Ratine, en effet, mais Ratin l'accompagnait pour rentrer au logis. Qu'elle était charmante, avec sa jolie figure de blonde et sa gracieuse tournure de rate ! Et le jeune homme lui disait :

« Ah ! chère Ratine, que n'es-tu déjà une demoiselle ! Si, pour t'épouser tout de suite, j'avais pu redevenir rat, je n'aurais pas hésité ! Mais cela est impossible !

— Eh bien, mon cher Ratin, il faut attendre...

— Attendre ! Toujours attendre !

— Qu'importe, puisque tu sais que je t'aime et ne serai jamais qu'à toi ! D'ailleurs la bonne fée nous protège, et nous n'avons plus rien à craindre du méchant Gardafour ni du prince Kissador...

— Cet impertinent, s'écria Ratin, ce sot que je corrigerai...

— Non, mon Ratin, non, ne lui cherche pas querelle ! Il a des gardes qui le défendraient !... Aie patience, puisqu'il le faut, et confiance, puisque je t'aime ! »

Tandis que Ratine disait si gentiment ces choses, le jeune homme la pressait sur son cœur, lui baisait ses petites pattes.

Et, comme elle se sentait un peu fatiguée de sa promenade :

« Ratin, dit-elle, voilà le berceau sous lequel j'ai l'habitude de me reposer. Va à la maison prévenir mon père et ma mère qu'ils me retrouveront ici pour aller à la fête. »

Et Ratine se glissa sous le berceau.

Soudain il se fit un bruit sec, comme le craquement d'un ressort qui se détend...

Le feuillage cachait une perfide ratière, et Ratine, qui ne pouvait s'en défier, venait de toucher le ressort. Brusquement, une grille s'était abattue devant le berceau, et maintenant elle était prise !

Ratin jeta un cri de colère, auquel répondit le cri de désespoir de Ratine, auquel répondit le cri de triomphe de Gardafour, qui accourait avec le prince Kissador.

En vain le jeune homme s'accrochait-il à la grille, pour en briser les barreaux ! En vain voulut-il se jeter sur le prince.

Le mieux était d'aller chercher du secours pour délivrer la malheureuse Ratine à son ravisseur, et c'est ce que fit Ratin en s'échappant par la grande rue de Ratopolis.

Pendant ce temps, Ratine était extraite de la ratière, et le prince Kissador lui disait le plus galamment du monde :

« Je te tiens, petite, et maintenant, tu ne m'échapperas plus ! »

VII

C'était l'une des plus élégantes maisons de Ratopolis, — un magnifique fromage de Hollande, — qu'habitait la famille Raton.

Le salon, la salle à manger, les chambres à coucher, toutes les pièces nécessaires au service, étaient distribuées avec goût et confort. C'est que Raton et les siens comptaient parmi les notables de la ville et jouissaient de l'estime universelle.

Ce retour à son ancienne situation n'avait point enflé le cœur de ce digne philosophe. Ce qu'il avait été, il devait toujours l'être, modeste dans ses ambitions, un vrai sage dont La Fontaine eût fait le président de son conseil de rats. On se fût toujours bien trouvé de suivre ses avis. Seulement il était devenu goutteux et marchait avec une béquille, lorsque la goutte ne le retenait pas dans son grand fauteuil. Il attribuait cela à l'humidité du banc de Samobrivés, où il avait végété plusieurs mois. Bien qu'il eût été aux eaux réputées les meilleures, il en était revenu plus goutteux encore. Cela était d'autant plus fâcheux pour lui, que, phénomène très bizarre, cette goutte le rendait impropre à toute métamorphose ultérieure. En effet, la métépsychose ne pouvait s'exercer sur les individus atteints de cette maladie des riches. Raton resterait donc rat, tant qu'il serait goutteux.

Mais Ratonne, elle, n'était pas philosophe. Voyez-vous sa situation, alors que, devenue dame et grande dame, elle aurait pour mari un simple rat, et un rat goutteux encore ! Ce serait à mourir de honte ! Aussi était-elle plus acariâtre, plus irritable que jamais, cherchant noise à son époux, gourmandant ses servantes, à propos d'ordres mal exécutés parce qu'ils étaient mal donnés, faisant la vie dure à toute sa maison.

« Il faudra pourtant vous guérir, monsieur, disait-elle, et je saurai bien vous y contraindre ! »

— Je ne demandais pas mieux, ma bonne, répondait Raton, mais je crains que ce ne soit impossible, et je devrai me résigner à rester rat...

— Rat ! moi, la femme d'un rat ! et de quoi aurai-je l'air !... Et ne voilà-t-il pas, d'autre part, notre fille amoureuse d'un garçon qui n'a pas le sol !... Quelle honte ! Supposez que je sois princesse un jour, Ratine sera princesse aussi...

— C'est donc que je serai prince ! répliqua Raton, non sans une pointe de malice.

— Vous, prince, avec une queue et des pattes ! Voyez-vous le beau seigneur ! »

C'était ainsi que, toute la journée, on entendait geindre dame Ratonne. Le plus souvent, elle essayait de passer sa mauvaise humeur sur le cousin Raté. Il est vrai que le pauvre cousin ne cessait de prêter à la plaisanterie.

Cette fois encore, la métamorphose n'avait pas été complète.

Il n'était rat qu'à moitié, — rat par devant, mais poisson par derrière avec une queue de merlan, ce qui le rendait absolument grotesque. Dans ces conditions, allez donc plaire à la belle Ratine, ou même aux jolies autres rates de Ratopolis !

« Mais, qu'ai-je donc fait à la nature, pour qu'elle me traite ainsi, s'écriait-il, qu'ai-je donc fait ? »

— Veux-tu bien cacher cette vilaine queue ! disait dame Ratonne.

— Je ne peux pas, ma tante !

— Eh bien, coupe-la, imbécile, coupe-la ! »

Et le cuisinier Rata offrait de procéder à cette section, puis d'accommoder cette queue de merlan d'une façon supérieure. Quel régal c'eût été pour un jour de fête tel que celui-ci !

Jour de fête à Ratopolis ? Oui, mes chers enfants ! Aussi la famille Raton se proposait-elle de prendre part aux réjouissances publiques. Elle n'attendait plus pour partir que le retour de Ratine.

En ce moment, un carrosse s'arrêta à la porte de la maison. C'était celui de la fée Firmenta en costume de brocart et d'or, qui venait rendre visite à ses protégés. Si elle souriait parfois des ambitions risibles de Ratonne, des jactances ridicules de Rata, des bêtises de Ratane, des lamentations du cousin Raté, elle faisait grand cas du bon sens de Raton, elle adorait la charmante Ratine et s'employait au succès de son mariage. Et, en sa présence, dame Ratonne n'osait plus reprocher au beau jeune homme de ne pas même être prince.

On fit donc bon accueil à la fée, sans lui ménager les remerciements pour tout ce qu'elle avait fait et ferait encore.

« Car nous avons bien besoin de vous, madame la fée ! dit Ratonne. Ah ! quand serai-je dame ? »

— Patience, patience, répondit Firmenta. Il faut laisser opérer la nature et cela demande un certain temps.

— Mais pourquoi veut-elle que j'aie une queue de merlan, quoique je sois redevenu rat, s'écria le cousin en faisant un mine pitoyable ! Madame la fée, ne pourrait-on m'en débarrasser ?...

— Hélas ! non, répondit Firmenta, et, vraiment, vous n'avez pas de chance ! C'est votre nom de Raté qui veut cela, probablement ! Espérons cependant que vous n'aurez point une queue de rat quand vous deviendrez oiseau !

— Oh ! s'écria dame Ratonne, que je voudrais donc être une reine de volière !

— Et moi, une belle grosse dinde truffée, dit naïvement la bonne Ratane.

— Et moi, un roi de basse-cour ! ajouta Rata.

— Vous serez ce que vous serez, riposta le père Raton. Quant à moi, je suis rat, et le resterai grâce à ma goutte, et, mieux vaut l'être, après tout, que de se retrousser les plumes, comme bien des oiseaux de ma connaissance ! »

En ce moment, la porte s'ouvrit, le jeune Ratin parut, pâle, défait. En quelques mots, il eut raconté l'histoire de la ratière, et comment Ratine était tombée dans le piège du perfide Gardafour.

« Ah ! c'est ainsi, répondit la fée. Tu veux lutter encore, maudit enchanteur ! Soit ! A nous deux ! »

VIII

Oui, mes chers enfants, tout Ratopolis est en fête, et cela vous eût bien amusés, si vos parents avaient pu vous y conduire. Jugez donc ! Partout de larges arceaux avec des transparents de mille couleurs, des arcs de feuillage au-dessus des rues pavées, des maisons tendues de tapisseries, des pièces d'artifices se croisant dans les airs, de la musique à chaque coin de carrefour, et je vous prie de le croire, les rats en remontreraient aux meilleurs orphéons du monde. Ils ont de petites voix douces, douces, des voix de flûte d'un charme inexprimable. Et, comme ils interprètent les œuvres de leurs compositeurs : les Rassinis, les Ragner, les Rassenet et tant d'autres maîtres !

Mais, ce qui eût excité votre admiration, c'est un cortège de tous les rats de l'univers et de tous ceux qui, sans être rats, ont mérité ce nom significatif.

On y voit des rats qui ressemblent à Harpagon, portant sous la patte leur précieuse cassette d'avare ; des rats à poils, vieux grognards, dont la guerre a fait des héros, toujours prêts à égorger le genre humain pour conquérir un galon de plus ; des rats à trompe, avec une vraie queue sur le nez, comme en fabriquent ces farceurs de zouaves africains ; des rats d'église, humbles et modestes ; des rats de cave, habitués à fourrer leur museau dans la marchandise pour le compte des gouvernements ; et surtout des



traite ainsi, s'écriait-il, qu'ai-je donc fait ?

— Veux-tu bien cacher cette vilaine

queue ! disait dame Ratonne.

— Je ne peux pas, ma tante !

— Eh bien, coupe-la, imbécile, coupe-la ! »

Et le cuisinier Rata offrait de procéder à cette section, puis d'accommoder cette queue de merlan d'une façon supérieure. Quel régal c'eût été pour un jour de fête tel que celui-ci !

Jour de fête à Ratopolis ? Oui, mes chers enfants ! Aussi la famille Raton se proposait-elle de prendre part aux réjouissances publiques. Elle n'attendait plus pour partir que le retour de Ratine.

En ce moment, un carrosse s'arrêta à la porte de la maison. C'était celui de la fée Firmenta en costume de brocart et d'or, qui venait rendre visite à ses protégés. Si elle souriait parfois des ambitions risibles de Ratonne, des jactances ridicules de Rata, des bêtises de Ratane, des lamentations du cousin Raté, elle faisait grand cas du bon sens de Raton, elle adorait la charmante Ratine et s'employait au succès de son mariage. Et, en sa présence, dame Ratonne n'osait plus reprocher au beau jeune homme de ne pas même être prince.

On fit donc bon accueil à la fée, sans lui ménager les remerciements pour tout ce qu'elle avait fait et ferait encore.

« Car nous avons bien besoin de vous, madame la fée ! dit Ratonne. Ah ! quand serai-je dame ? »

— Patience, patience, répondit Firmenta. Il faut laisser opérer la nature et cela demande un certain temps.

— Mais pourquoi veut-elle que j'aie une queue de merlan, quoique je sois redevenu rat, s'écria le cousin en faisant un mine pitoyable ! Madame la fée, ne pourrait-on m'en débarrasser ?...

— Hélas ! non, répondit Firmenta, et, vraiment, vous n'avez pas de chance ! C'est votre nom de Raté qui veut cela, probablement ! Espérons cependant que vous n'aurez point une queue de rat quand vous deviendrez oiseau !

— Oh ! s'écria dame Ratonne, que je voudrais donc être une reine de volière !



quantités fabuleuses de ces gentils rats de la danse qui exécutent les passes et contrepasses d'un ballet d'opéra!

C'est au milieu de ce concours de beau monde que s'avancait la famille Raton, conduite par la fée. Mais elle ne voyait rien de cet éblouissant spectacle. Elle ne songeait qu'à Ratine, la pauvre Ratine, enlevée à l'amour de ses père et mère, comme à l'amour de son fiancé!

On arriva ainsi sur la grande place. Si la ratière était toujours sous le berceau, Ratine ne s'y trouvait plus.

« Rendez-moi ma fille! » s'écriait dame Ratonne, dont toute l'ambition n'allait plus qu'à retrouver son enfant, et cela faisait réellement pitié de l'entendre.

La fée essayait vainement de dissimuler sa colère contre Gardafour. Cela se voyait à ses lèvres pincées, à ses yeux qui avaient perdu leur douceur habituelle.

Un grand brouhaha s'éleva alors au fond de la place. C'était un cortège de princes, de ducs, de marquis, enfin des plus magnifiques seigneurs en costumes superbes, précédés de gardes armés de toutes pièces.

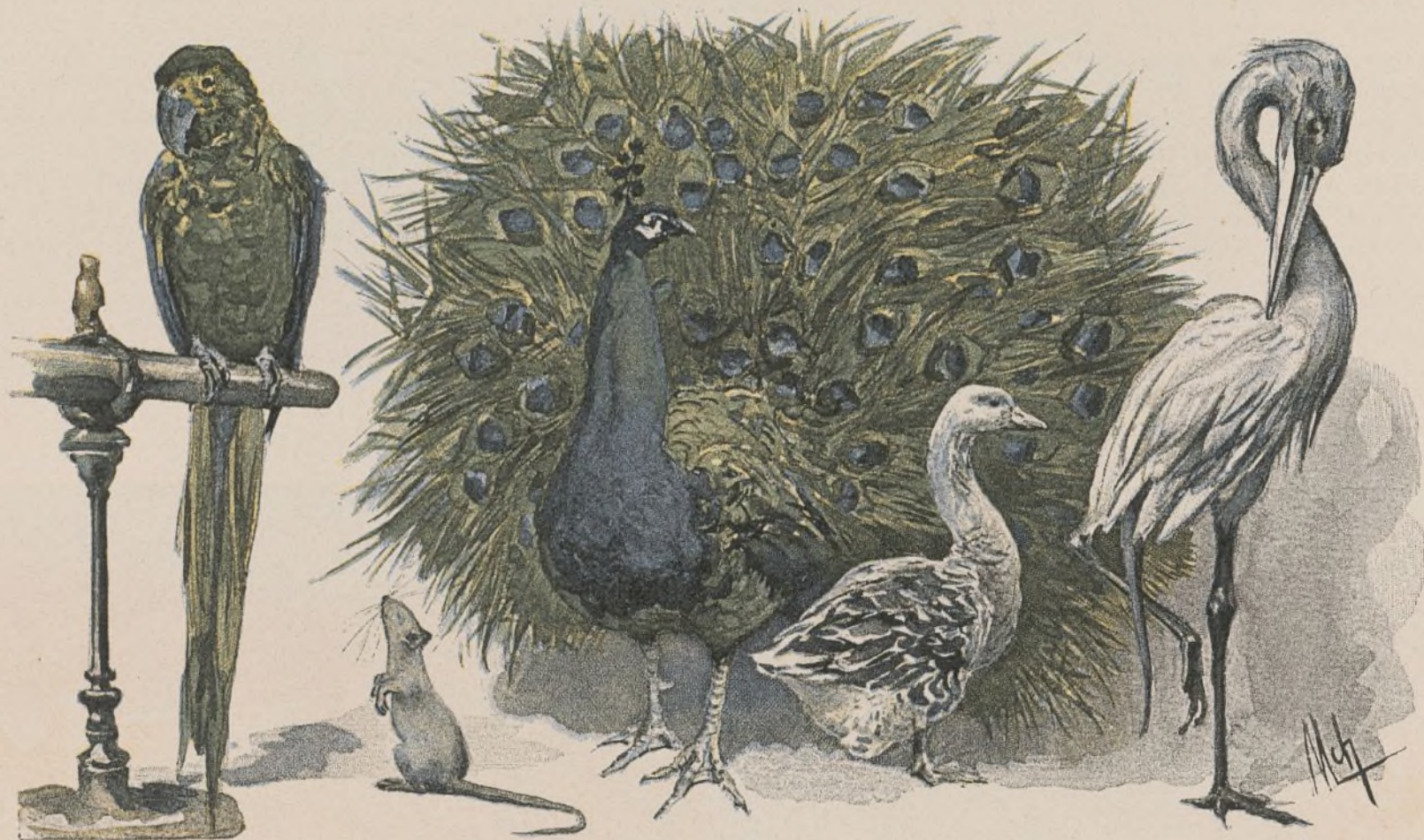
En tête du principal groupe se détachait le prince Kissador, distribuant des sourires, des saluts protecteurs à toutes ces petites gens qui lui faisaient la cour.

Puis, en arrière, au milieu des serviteurs, se trainait une pauvre et jolie rate. C'était Ratine, si surveillée, si entourée, qu'elle ne pouvait songer à fuir. Ses doux yeux, pleins de larmes, en disaient plus que je ne saurais vous en dire. Gardafour, marchant près d'elle, ne la quittait pas du regard. Ah! il la tenait bien, cette fois!

« Ratine... ma fille!... »

— Ratine... ma fiancée! » s'écrièrent Ratonne et Ratin, qui essayèrent vainement d'arriver jusqu'à elle.

Il fallait voir les ricanements dont le prince Kissador saluait la famille Raton, et quel coup d'œil provocateur Gardafour lançait à la fée Firmenta. Bien qu'il fût privé de son pouvoir de génie, il avait triomphé, rien qu'en employant une simple ratière. Et, en même temps, les seigneurs complimentaient le prince sur sa nouvelle conquête. Avec quelle fatuité ce sot recevait ces compliments!



Soudain la fée étend le bras, agite sa baguette, et aussitôt s'opère une nouvelle métamorphose.

Si le père Raton reste rat, voilà dame Ratonne changée en perruche, Rata en paon, Ratane en oie, et le cousin Raté en héron. Mais, toujours sa mauvaise chance, et au lieu d'une belle queue d'oiseau, c'est une maigre queue de rat qui frétille sous son plumage!

Au même moment, une colombe s'enlève légèrement du groupe des seigneurs : c'est Ratine!

Que l'on juge de l'hébêtement du prince Kissador, de la colère de Gardafour! Et les voilà tous, courtisans et serviteurs, à la poursuite de Ratine, qui s'enfuit à tire d'aile.

Mais le décor a changé. Ce n'est plus la grande place de Ratopolis, c'est un paysage admirable dans un cadre de grands arbres.



Et des divers coins du ciel s'approchent mille oiseaux, qui viennent faire accueil à leurs nouveaux frères aériens.

Alors dame Ratonne, fière de son plumage, heureuse de son caquetage, se livre aux ébats les plus gracieux, tandis que, toute

honteuse, la bonne Ratane ne sait plus où cacher ses pattes d'oie. De son côté, Rata — dom Rata, s'il vous plaît — fait la roue, comme s'il avait été paon toute sa vie, tandis que le pauvre cousin murmure à voix basse :

« Raté encore!... Raté toujours! »

Mais voici qu'une colombe traverse l'espace, en poussant de petits cris joyeux, décrit les courbes élégantes, et vient se poser légèrement sur l'épaule du beau jeune homme.

C'est la charmante Ratine, et on peut l'entendre qui murmure à l'oreille de son fiancé en battant de l'aile :

« Je t'aime, mon Ratin, je t'aime! »

IX

Où sommes-nous, mes chers enfants? Toujours dans un de ces pays que je ne connais pas, et dont je ne pourrais dire le nom! Mais celui-ci, avec ses vastes paysages encadrés d'arbres de la zone tropicale, ses temples qui se découpent un peu crûment sur un ciel très bleu, il ressemble à l'Inde, et ses habitants à des Hindous.

Entrons dans ce caravansérail, une sorte d'immense auberge, ouverte à tout venant. C'est là qu'est réunie la famille Raton, au complet. Suivant le conseil de la fée Firmenta, elle s'est mise en voyage. Le plus sûr, en effet, c'était de quitter Ratopolis, pour échapper aux vengeances du prince, tant que l'on ne serait pas assez fort pour se défendre. Ratonne, Ratane, Ratine, Rata et Raté ne sont encore que de simples volatiles. Qu'ils deviennent des fauves, et il ne sera plus si facile d'en avoir raison!

Oui, de simples volatiles, parmi lesquels Ratane a été une des moins favorisées. Aussi se promène-t-elle seule dans la cour du caravansérail.

« Hélas! Hélas! s'écrie-t-elle, après avoir été une truite élégante, une rate qui a su plaire, être devenue une oie, une oie domestique, une de ces oies de basse-cour que n'importe quel cuisinier peut farcir de marrons! »

Et elle soupirait à cette idée, ajoutant :

« Qui sait même si mon mari n'aura pas la pensée de le faire! C'est qu'il me dédaigne, à présent! Comment voulez-vous qu'un paon si majestueux ait la moindre considération pour une oie si vulgaire! Si encore j'étais dinde! mais non! Et Rata ne me trouve plus à son goût! »

Et cela ne parut que trop, lorsque le vaniteux Rata entra dans la cour. Mais aussi, quel beau paon! Il agite sa légère et mobile aigrette, peinte des plus brillantes couleurs. Il hérisse son plumage, qui semble brodé de fleurs et chargé de pierres précieuses. Il déploie largement le superbe éventail de ses plumes et les

barbes soyeuses qui recouvrent ses pennes caudales. Comment cet admirable oiseau pourrait-il s'abaisser jusqu'à cette oie si peu attrayante sous son duvet gris cendré et son manteau brun ?

« Mon cher Rata ! dit-elle.

— Qui ose prononcer mon nom ? répondit le paon.

— Moi !

— Une oie ! Quelle est cette oie ?...

— Je suis votre Ratane ?

— Ah ! fi ! quelle horreur ! Passez chemin, je vous prie ! »

Vraiment la vanité fait dire bien des sottises !

C'est que l'exemple lui venait de haut à cet orgueilleux ! Est-ce que sa maîtresse Ratonne montrait plus de bon sens ? Est-ce qu'elle ne traitait pas aussi dédaigneusement son époux ?

Et, précisément, la voilà qui fait son entrée, accompagnée de son mari, de sa fille, de Ratin et du cousin Raté.

Ratine est ravissante en colombe, avec son plumage cendré bleuâtre, le dessous de son cou vert doré, à nuances changeantes, sa poitrine d'un roux vénitien, et la délicate tache blanche qui la marque à chaque aile.

Aussi, comme Ratin la dévore des yeux ! Et quel mélodieux ron-ron elle fait entendre en voletant autour du beau jeune homme !

Le père Raton, appuyé sur sa béquille, regardait sa fille avec admiration. Comme il la trouvait belle ! Mais, ce qui est certain, c'est que dame Ratonne se trouvait plus belle encore !

Ah ! que la nature avait bien fait de la métamorphoser en perruche ! Elle bavardait, elle bavardait ! Elle étagait sa queue à rendre jaloux dom Rata lui-même. Si vous l'aviez vue, quand elle se plaçait dans un rayon de soleil pour faire miroiter le duvet jaune de son cou, lorsqu'elle agitait ses plumes vertes et ses remiges bleuâtres ! C'était en vérité, un des plus admirables spécimens des perruches de l'Orient.

« Eh bien, es-tu contente de ta destinée, bobonne ? lui demanda Raton.

— Il n'y a plus ici de bobonne ! répondit-elle d'un ton sec. Je

vous prie de mesurer vos expressions et de ne pas oublier la distance qui nous sépare maintenant !

— Moi ! ton mari ?...

— Un rat, le mari d'une perruche ! Vous êtes fou, mon cher ! »

Et dame Ratonne de se rengorger, tandis que Rata se pavait près d'elle.

Raton fit alors un petit signe d'amitié à sa servante, qui n'avait point démérité à ses yeux. Puis il se dit :

« Ah ! les femmes ! les femmes ! Les voyez-vous, lorsque la vanité leur tourne la tête, — et même quand elle ne la leur tourne pas ! Mais, soyons philosophe ! »

Et, pendant cette scène de famille, que devenait le cousin Raté avec cet appendice qui n'appartient même pas à son espèce ! Après avoir été rat avec une queue de merlan, être héron avec une queue de rat ! Mais, si cela continuait de la sorte, à mesure qu'il s'élèverait dans l'échelle des êtres, ce serait déplorable ! Aussi, demeurerait-il là, dans un coin de la cour, perché sur une patte, ainsi que le font les hérons pensifs, montrant le devant de son corps dont la blancheur se relevait de petites lames noires, son plumage cendré, et sa huppe mélancoliquement rabattue en arrière.

Il fut alors question de continuer le voyage, afin d'admirer le pays dans toute sa beauté.

Mais dame Ratonne n'admirait qu'elle, et dom Rata n'admirait que lui. Ni l'un ni l'autre ne regardaient ces incomparables paysages, leur préférant villes et bourgades, afin d'y déployer leurs grâces.

Enfin, on discutait là-dessus, lorsqu'un nouveau personnage parut à la porte du caravansérail.

C'était un de ces guides du pays, vêtu à la mode hindoue, qui venait offrir ses services aux voyageurs.

« Mon ami, lui demanda Raton, qu'y a-t-il de curieux à voir ?

— Une merveille sans égale, répondit le guide, c'est le grand sphinx du désert.



— Du désert ! fit dédaigneusement dame Ratonne.

— Nous ne sommes point venus pour visiter un désert ! ajouta dom Rata.

— Oh ! répondit le guide, un désert qui n'en sera plus un aujourd'hui, car c'est la fête du sphinx, et on vient l'adorer de tous les coins du monde ! »

Cela était bien pour engager nos vaniteux volatiles à lui rendre visite. Peu importait, d'ailleurs, à Ratine et à son fiancé en quel endroit on les conduirait, pourvu qu'ils y allassent ensemble ! Quant au cousin Raté et à la bonne Ratane, c'est bien au fond d'un désert qu'ils eussent voulu se réfugier.

« En route, dit dame Ratonne.

— En route, » répondit le guide.

Un instant après, tous avaient quitté le caravansérail, sans se douter que ce guide fût l'enchanteur Gardafour, méconnaissable sous son déguisement, et qui les attirait dans un nouveau piège.

X

Quel superbe sphinx, infiniment plus beau que ces sphinx d'Égypte, si célèbres pourtant. Celui-là s'appelait le sphinx de Romiradour, et c'était la huitième merveille de l'univers.

La famille Raton venait d'arriver à la lisière d'une vaste

plaine, entourée de forêts épaisses, que dominait en arrière une chaîne de montagnes revêtues de neiges éternelles.

Au milieu de cette plaine, figurez-vous un animal taillé dans le marbre. Il est couché sur l'herbe, la face droite, les pattes de devant croisées l'une sur l'autre, le corps allongé comme une colline. Il mesure au moins cinq cents pieds de longueur sur cent de large, et sa tête s'élève de quatre-vingts pieds au-dessus du sol.

Ce sphinx a bien l'air indéchiffrable qui distingue ses confrères. Jamais il n'a livré le secret qu'il garde depuis des milliers de siècles. Et cependant son vaste cerveau est ouvert à quiconque veut le visiter. On y pénètre par une porte ménagée entre les pattes. Des escaliers intérieurs donnent accès à ses yeux, à ses oreilles, à son nez, à sa bouche, et jusque dans cette forêt de cheveux qui hérissent son crâne.

Au surplus, pour bien vous rendre compte de l'énormité de ce monstre, sachez que dix personnes tiendraient à l'aise dans l'orbite de ses yeux, trente dans le pavillon de ses oreilles, quarante entre les cartilages de son nez, soixante dans sa bouche, où l'on pourrait donner un bal, et une centaine dans sa chevelure touffue comme une forêt d'Amérique. Aussi, de partout vient-on, non pas le consulter, puisqu'il ne veut rien répondre, de peur de se tromper, mais le visiter comme on fait de la statue de saint Charles, dans une des îles du lac Majeur.

On me permettra, mes chers enfants, de ne pas insister davantage sur la description de cette merveille qui fait honneur au génie de l'homme. Ni les pyramides d'Egypte, ni les jardins suspendus de Babylone, ni le colosse de Rhodes, ni le phare d'Alexandrie, ni la tour Eiffel, ne peuvent lui être comparés. Lorsque les géographes seront enfin fixés sur ce pays où se trouve le grand sphinx de Romiradour, je compte bien que vous irez lui rendre visite pendant vos vacances.

Mais Gardafour le connaissait, lui, et c'est là qu'il conduisait la famille Raton. En lui disant qu'il y avait grand concours de populaire dans le pays, il l'avait indignement trompée. Voilà qui allait singulièrement contrarier le paon et la perruche! Du superbe sphinx ils ne se souciaient guère!

Comme vous le pensez, il y avait eu un plan arrêté entre l'enchanteur et le prince Kissador. Aussi le prince était-il là, sur la lisière d'une forêt voisine, avec une centaine de ses gardes. Dès que la famille Raton aurait pénétré dans le sphinx, on l'y prendrait comme en une ratière. Si cent hommes ne parvenaient pas à s'emparer de cinq oiseaux, d'un rat et d'un jeune amoureux, c'est que ceux-ci seraient protégés par quelque puissance surnaturelle.

En les attendant, le prince allait et venait. Il donnait les signes de la plus vive impatience. Avoir été vaincu dans ses entreprises contre la belle Ratine. Ah! si Gardafour avait recouvré son pouvoir, quelle vengeance il eût tiré de cette famille! Mais, l'enchanteur était encore réduit à l'impuissance pour quelques semaines.

Cependant, toutes les mesures avaient été si bien prises, cette fois, que vraisemblablement, ni Ratine, ni les siens n'échapperaient aux machinations de leur persécuteur.

En ce moment, Gardafour se montra en tête de la petite caravane, et le prince, entouré de ses gardes, se tint prêt à intervenir.

X I

Le père Raton marchait d'un bon pas, malgré sa goutte. La colombe, décrivant de grands cercles dans l'espace, venait de temps en temps se poser sur l'épaule de Ratine. La perruche voltigeant d'arbre en arbre, s'élevait pour tâcher d'apercevoir la foule promise. Le paon tenait sa queue soigneusement repliée, pour ne pas la déchirer aux épines, tandis que Ratane se dandinait sur ses larges pattes. Derrière eux, le héron, bec baissé, frappait rageusement l'air de sa queue de rat. Il avait bien essayé de la fourrer dans sa poche, je veux dire sous son aile, mais il avait dû y renoncer, parce qu'elle était trop courte.

Enfin, les voyageurs arrivèrent au pied du sphinx. Jamais ils n'avaient rien vu de si beau.

Cependant dame Ratonne et dom Rata interrogeaient le guide, disant :

« Et ce grand concours de monde que vous nous avez promis ? »

— Dès que vous aurez atteint la tête du monstre, répondit l'enchanteur, vous dominerez la foule, et vous serez vus de plusieurs lieues à la ronde !

— Eh bien, entrons vite !

— Entrons. »

Tous pénétrèrent à l'intérieur, sans défiance. Ils ne s'aperçurent même pas que le guide était resté en dehors, après avoir refermé sur eux la porte ménagée entre les pattes du gigantesque animal.

Au dedans régnait une demi-clarté, due à cette lumière qui se glissait par les ouvertures de la face, le long des escaliers inté-

rieurs. Après quelques instants on put voir Raton se promenant entre les lèvres du sphinx, dame Ratonne voletant sur le bout du nez où elle se livrait aux plus coquets ébats, dom Rata au sommet du crâne, faisant une roue à éclipser les rayons du soleil.

Le jeune Ratin et la jeune Ratine étaient placés dans le pavillon de l'oreille droite, où ils se chuchotaient les plus douces choses.

Dans l'œil droit se tenait Ratane, dont on ne pouvait apercevoir le modeste plumage ; dans l'œil gauche, le cousin Raté, dont on ne pouvait apercevoir la queue lamentable.

De ces divers points de la face, la famille Raton se trouvait heureusement postée pour contempler le splendide panorama qui se déroulait jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon.

Le temps était superbe. Pas un seul nuage au ciel, pas une vapeur à la surface du sol.

Soudain une masse animée se dessine sur la lisière de la forêt. Elle s'avance, elle s'approche. Est-ce donc la foule des adorateurs du sphinx de Romiradour ?

Non ! Ce sont des gens armés de piques, de sabres, d'arcs, d'arbalètes, marchant en peloton serré. Ils ne peuvent avoir que de mauvais desseins.

En effet, le prince Kissador est à leur tête, suivi de l'enchanteur, qui a quitté ses vêtements de guide. La famille Raton se sent perdue, à moins que ceux de ses membres qui ont des ailes ne s'envolent à travers l'espace.

« Fuis, ma chère Ratine, lui crie son fiancé. Fuis!... Laisse-moi aux mains de ces misérables ! »

— T'abandonner... Jamais ! » répond Ratine.

Et, d'ailleurs, c'eût été trop imprudent. Une flèche aurait pu percer la colombe, et aussi la perruche, le paon, l'oie, le héron.

Mieux valait se cacher dans les profondeurs du sphinx. Peut-être pourrait-on s'échapper quand la nuit serait venue, se sauver par quelque issue secrète, sans rien craindre des arbalétriers du prince.

Ah ! combien il était regrettable que la fée Firmenta n'eût pas accompagné ses protégés pendant ce voyage !

Cependant le jeune homme avait eu une idée, et très simple, comme toutes les bonnes idées : c'était de barricader la porte à l'intérieur, et c'est ce qui fut fait sans retard.

Il était temps, car le prince Kissador, Gardafour et les gardes, arrêtés à quelques pas du sphinx, interpellaient les prisonniers pour les sommer de se rendre.

Un « Non ! » bien accentué, qui sortit des lèvres du monstre, ce fut la seule réponse qu'ils obtinrent.

Alors, les gardes de se précipiter vers la porte, et, comme ils l'assaillirent avec d'énormes quartiers de roches, il fut manifeste qu'elle ne tarderait pas à céder.

Mais, voici qu'une légère vapeur enveloppe la chevelure du sphinx, et la fée Firmenta, se dégageant de ses dernières volutes, apparaît debout sur la tête de Romiradour.

A cette miraculeuse apparition, les gardes reculent. Mais Gardafour parvient à les ramener à l'assaut, et les ais de la porte commencent à s'ébranler sous leurs coups.

En ce moment, la fée abaisse vers le sol la baguette qui tremble dans sa main...

Quelle irruption inattendue se fait à travers la porte disjointe !

Une tigresse, un ours, une panthère, se précipitent sur les gardes. La tigresse, c'est Ratonne, avec son pelage fauve. L'ours, c'est Rata, le poil hérissé, les griffes ouvertes. La panthère, c'est Ratane, qui bondit effroyablement. Cette dernière métamorphose a changé les trois volatiles en bêtes fauves.



En même temps, Ratine s'est transformée en une biche élégante, et le cousin Raté a pris la forme d'un baudet, qui brait avec une voix terrible. Mais, voyez le mauvais sort ! Il a conservé sa queue de héron, et c'est une queue d'oiseau qui pend à l'extrémité de sa croupe ! Décidément il est impossible de fuir sa destinée !

Cependant, à la vue des trois formidables fauves, les gardes n'ont pas hésité un instant ; ils ont détalé comme s'ils avaient le feu à leurs trousses. Rien n'aurait pu les retenir, d'autant plus que le prince Kissador et Gardafour leur ont donné l'exemple. D'être dévorés vivants, cela ne leur convenait pas, paraît-il.

Mais, si le prince et l'enchanteur ont pu gagner la forêt, quelques-uns de leurs gardes ont été moins heureux. La tigresse, l'ours et la panthère étaient parvenus à leur barrer la route. Aussi les pauvres diables ne songèrent-ils qu'à chercher refuge à l'intérieur du sphinx, et bientôt on les vit allant et venant dans sa vaste bouche.

Pour une mauvaise idée, c'était une mauvaise idée, et lorsqu'ils le reconnurent, il était trop tard.

En effet, la fée Firmenta étend de nouveau sa baguette, et des hurlements épouvantables se propagent comme les éclats de la foudre à travers l'espace.

Le sphinx vient de se changer en lion.

Et quel lion ! Sa crinière se hérissé, ses yeux jettent des flammes, ses formidables mâchoires, s'ouvrent, se ferment et commencent leur œuvre de mastication... Un instant après, les gardes du prince Kissador ont été broyés par les dents du formidable animal.

Alors la fée Firmenta saute légèrement sur le sol. A ses pieds viennent ramper la tigresse, l'ours, la panthère, comme font les animaux féroces aux pieds de la dompteuse qui les tient sous son regard.

Et, depuis cette époque, le sphinx est devenu le lion de Romiradour.

XII

Un certain temps s'est écoulé. La famille Raton a définitivement conquis la forme humaine, — sauf le père qui, toujours aussi gouteux que philosophe, est resté rat. A sa place, d'autres se seraient dépités, ils auraient crié à l'injustice du sort, maudit l'existence. Lui se contentait de sourire, heureux, disait-il, de n'avoir rien à changer à ses habitudes.

Quoi qu'il en soit, tout rat qu'il est, c'est un riche seigneur. Comme sa femme n'eût point consenti à habiter son vieux fromage de Ratopolis, c'est dans une grande cité, la capitale d'un pays encore inconnu, qu'il occupe un palais somptueux, sans en être plus fier pour cela. La fierté, ou plutôt la vanité, il la laisse à dame Ratonne, devenue duchesse. Il faut la voir se promener dans ses appartements, dont elle finira par user les glaces à force de s'y regarder.

Ce jour-là, du reste, le duc Raton a broissé son poil avec le plus grand soin, et fait autant de toilette qu'on en peut attendre de lui. Quant à la duchesse, elle s'est parée de ses plus beaux atours : robe à ramages, où se mélangent le velours frappé, le crêpe de Chine, le surah, la peluche, le satin, le brocart et la moire, corsage à la Henri II ; traîne brodée de jais, de saphirs et

de perles, longue de plusieurs aunes, remplaçant les diverses queues qu'elle portait avant d'être femme ; diamants qui jettent des feux étincelants, dentelles que l'habile Arachné n'aurait pu faire ni plus fines, ni plus riches ; chapeau Rembrandt, sur lequel s'étage un parterre de fleurs ; enfin, tout ce qu'il y a de plus à la mode.

Mais, demanderez-vous, pourquoi ce luxe d'ajustement ? Le voici :

C'est aujourd'hui que l'on va célébrer, dans la chapelle du palais, le mariage de la charmante Ratine avec le prince Ratin. Oui, il est devenu prince, pour plaire à sa belle-mère. — Et comment ? — En achetant une principauté. — Bon ! Les principautés, bien qu'elles soient en baisse, doivent coûter assez cher !... — Sans doute ! Aussi Ratin a-t-il consacré à cette acquisition une partie du prix de la perle, — vous n'avez point oublié la fameuse perle, trouvée dans l'huître de Ratine, qui valait plusieurs millions.



Il est donc riche. Pourtant n'attendez pas que la richesse ait modifié ses goûts ni ceux de sa fiancée qui va devenir princesse en l'épousant. Non ! Bien que sa mère soit duchesse, elle est toujours la jeune fille modeste que vous connaissez, et le prince Ratin en est plus épris que jamais. Elle est si belle dans sa toilette blanche, enguirlandée de fleurs d'oranger !

Il va sans dire que la fée Firmenta est venue assister à ce mariage, qui est un peu son œuvre.

C'est donc un grand jour pour toute la famille. Aussi dom Rata est-il superbe. En sa qualité d'ex-cuisinier, il est devenu homme politique. Rien de beau comme son habit de pair, qui a dû lui coûter gros, car, en le retournant, on peu en faire un habit de sénateur, — ce qui est très avantageux.

Ratane, elle, n'est plus une oie, à sa grande satisfaction : c'est une dame pour accompagner. Son époux s'est fait pardonner ses dédaigneuses manières d'autrefois. Il lui est revenu tout entier, et se montre même un peu jaloux des seigneurs qui papillonnent autour de son épouse.

Quant au cousin Raté... Mais il va entrer tout à l'heure, et vous pourrez le contempler à votre aise.

Les invités sont réunis dans le grand salon, constellé de lumières, embaumé du parfum des fleurs, orné des meubles les plus riches, drapé de tentures comme on n'en fait plus de nos jours.

On est venu des environs pour assister au mariage du prince Ratin.

Les grands seigneurs, les grandes dames, ont voulu faire cortège à ce couple charmant. Un majordome annonce que tout est prêt pour la cérémonie. Alors commence le plus merveilleux défilé que l'on puisse voir, et qui se dirige vers la chapelle, tandis qu'une harmonieuse musique se fait entendre.

Il ne fallut pas moins d'une heure pour le défilé de ces importants personnages. Enfin, dans un des derniers groupes, paraît le cousin Raté.

Un fort joli jeune homme, ma foi, vêtu à la dernière mode : manteau de cour, chapeau orné d'une magnifique plume qui balaie le sol à chaque salut.

Le cousin est marquis, s'il vous plaît, et ne fait point tache dans la famille. Il a fort bonne mine, il se présente avec grâce. Aussi les compliments ne lui manquent-ils pas, et il les reçoit non sans une certaine modestie. On peut observer, toutefois, que sa physionomie est empreinte de quelque tristesse, son attitude légèrement embarrassée. Il baisse volontiers les yeux et détourne son regard de ceux qui l'approchent. Pourquoi cette réserve ? N'est-il pas homme maintenant, et autant que n'importe quel duc ou prince de la cour ?

Le voilà donc qui s'avance à son rang dans le cortège, marchant d'un pas rythmé, un pas de cérémonie, et, arrivé à l'angle du salon, il se retourne pour remonter... Horreur !...

Entre les pans de son habit, sous son manteau de cour, passe une queue, une queue de baudet ! En vain cherche-t-il à dissimuler ce honteux reste de sa forme précédente !... Il est dit qu'il ne s'en débarrassera jamais !

Voilà, mes chers enfants : lorsque l'on commence mal la vie, il est bien difficile de reprendre la bonne route. Le cousin est homme désormais. Il a atteint le dernier échelon. Il n'a plus à compter sur une nouvelle métamorphose qui le délivrerait de cette queue. Il la gardera jusqu'à son dernier soupir...

Pauvre cousin Raté !

XIII

C'est ainsi que fut célébré le mariage du prince Ratin et de la princesse Ratine, avec une extrême magnificence, digne de ce beau jeune homme et de cette belle jeune fille, si bien faits l'un pour l'autre !

Au retour de la chapelle, le cortège revint dans le même ordre, et toujours, le même comme il faut, la même correction dans son allure, enfin une noblesse d'attitude qui ne se rencontre à un tel degré que dans les hautes classes, paraît-il.



Si on objecte que tous ces seigneurs ne sont pourtant que des parvenus; qu'en vertu des lois de la métempsychose, ils ont passé par bien d'umbrables phases; qu'ils ont été des mollusques sans esprit, des poissons sans intelligence, des volatiles sans cervelle, des quadrupèdes sans raisonnement, je répondrai qu'on ne s'en douterait guère à les voir si convenables. D'ailleurs, les belles manières, cela s'apprend comme l'histoire ou la géographie. Toutefois, en songeant à ce qu'il a pu être dans le passé, l'homme ferait mieux de se montrer plus modeste, et l'humanité y gagnerait.

Après la cérémonie du mariage, il y eut un repas splendide dans la grande salle du palais. Dire que l'on y mangea de l'ambrosie apprêtée par les premiers cuisiniers du siècle, que l'on y but du nectar puisé aux meilleures caves de l'Olympe, ce ne serait pas assez.

Enfin, la fête se termina par un bal où de jolies bayadères et de gracieuses almées, vêtues de leurs costumes orientaux, vinrent émerveiller l'auguste assemblée.

Le prince Ratin, comme il convient, avait ouvert le bal avec la princesse Ratine, dans un quadrille où la duchesse Ratonne figurait au bras d'un seigneur de sang royal. Dom Rata y prenait part avec une ambassadeur, et Ratane y fut conduite par le propre neveu d'un Grand Electeur.

Quant au cousin Raté, il hésita longtemps à payer de sa personne. Bien qu'il lui en coûtât de se tenir à l'écart, il n'osait inviter les femmes charmantes auxquelles il eût été si heureux d'offrir son bras, à défaut de sa main. Enfin, il se décida à faire danser une délicieuse comtesse, d'une remarquable distinction. Cette aimable femme accepta... un peu légèrement, peut-être, et voilà le nouveau couple lancé dans le tourbillon d'une valse de Gung'l.

Ah! quel effet! La place ne fut bientôt plus tenable! Vainement le cousin Raté avait voulu ramasser sous son bras sa queue de baudet, comme les valseuses font de leur traîne. Cette queue, emportée par un mouvement centrifuge, lui échappa. Et alors, la voilà qui se détend comme une lanière, qui cingle les groupes dansants, qui s'entortille à leurs jambes, qui provoque les chutes les plus compromettantes, et amène enfin celle du marquis Raté et de la délicieuse comtesse.

Il fallut l'emporter, à demi pâmée de honte, pendant que le cousin s'enfuyait à toutes jambes!

Ce burlesque épisode termina la fête, et chacun se retira au moment où le bouquet d'un feu d'artifice développait sa gerbe éblouissante dans les profondeurs de la nuit.

XIV

La chambre du prince Ratin et de la princesse Ratine est certainement l'une des plus belles du palais. Le prince ne la considère-t-il pas comme l'écrin de l'inestimable joyau qu'il possède? C'est là que les jeunes époux vont être conduits en grand apparat.

Mais, avant qu'ils n'y aient été introduits, deux personnages ont pu pénétrer dans cette chambre.

Or, ces deux personnages, vous l'avez compris, sont le prince Kissador et l'enchanteur Gardafour.

Et voici les propos qu'ils échangent :

« Tu sais ce que tu m'as promis, Gardafour ! »

— Oui, mon prince, et cette fois, rien ne pourra m'empêcher d'enlever Ratine pour votre Altesse !

— Et quand elle sera la princesse Kissador, je crois qu'elle n'aura pas lieu de le regretter !

— C'est bien mon avis, répond ce flatteur de Gardafour.

— Tu es sûr de réussir aujourd'hui ? reprend le prince.

— Jugez-en ! répond Gardafour, en tirant sa montre. Dans trois minutes, le temps pendant lequel j'ai été privé de mon pouvoir d'enchanteur sera écoulé. Dans trois minutes, ma baguette sera redevenue aussi puissante que celle de la fée Firmenta. Si Firmenta a pu élever les membres de cette famille Raton jusqu'au rang des êtres humains, moi je puis les faire redescendre au rang des plus vulgaires animaux !

— Bien, Gardafour ; mais j'entends que Ratin et Ratine ne restent pas seuls dans cette chambre un seul instant !...

— Ils n'y resteront pas, si j'ai recouvré tout mon pouvoir avant qu'ils n'arrivent !

— De combien de temps s'en faut-il encore ?

— De deux minutes !...

— Les voilà, s'écrie le prince.

— Je vais me cacher dans ce cabinet, répond Gardafour, et j'apparaîtrai dès qu'il en sera temps. Vous, mon prince, retirez-vous ; mais demeurez derrière cette grande porte, et ne l'ouvrez qu'au moment où je crierai : « A toi, Ratin ! »

— C'est convenu, et, surtout, n'épargne pas mon rival !

— Vous serez satisfait ! »

On voit quel danger menace encore cette honnête famille, si éprouvée déjà, et qui ne peut se douter que le prince et l'enchanteur soient si près !

XV

Les jeunes époux viennent d'être conduits dans leur chambre en grand apparat. Le duc et la duchesse Raton les accompagnent avec la fée Firmenta qui n'a pas voulu quitter le beau jeune homme et la belle jeune fille dont elle a protégé les amours. Ils n'ont plus rien à craindre du prince Kissador, ni de l'enchanteur Gardafour, qu'on n'a jamais vus dans le pays. Et cependant, la fée éprouve une certaine inquiétude, un pressentiment secret. Elle sait que Gardafour est sur le point de recouvrer sa puissance d'enchanteur, et cela ne laisse pas que de l'inquiéter.

Il va sans dire que Ratane est là, offrant ses services à sa jeune maîtresse, et aussi dom Rata, qui n'abandonne plus sa femme, et aussi le cousin Raté, bien que, en ce moment, la vue de celle qu'il aime doive lui briser le cœur.

Cependant la fée Firmenta, toujours anxieuse, n'a qu'une hâte : c'est de voir si Gardafour n'est pas caché quelque part, derrière un rideau, sous un meuble... Elle regarde... Personne !

Aussi, maintenant que le prince Ratin et la princesse Ratine vont rester dans cette chambre, où ils seront bien seuls, reprend-elle tout à fait confiance.

Soudain une porte latérale s'ouvre brusquement, au moment où la fée disait au jeune couple :

« Soyez heureux ! »

— Pas encore ! » crie une voix terrible.

Gardafour vient d'apparaître, la baguette magique frémissant dans sa main. Firmenta ne peut plus rien pour cette malheureuse famille !

La stupeur les a frappés tous. Ils sont d'abord comme immobilisés, puis, ils reculent en groupe, se pressant autour de la fée, de manière à faire face au redoutable Gardafour.

« Bonne fée, répètent-ils, est-ce que vous nous abandonnez !... Bonne fée, protégez-nous ! »

— Firmenta, répond Gardafour, tu as épuisé ton pouvoir pour les sauver, et j'ai retrouvé le mien tout entier pour les perdre ! Maintenant, ta baguette ne peut plus rien pour eux, tandis que la mienne !...

Et ce disant, Gardafour l'agite, elle décrit des ronds, elle siffle à travers l'air, comme si elle était douée d'une existence surnaturelle.

Raton et les siens ont compris que la fée est désarmée, puisqu'elle ne peut plus les garantir par une métamorphose supérieure.

« Fée Firmenta, s'écrie Gardafour, tu en as fait des humains ! Eh bien, moi, je vais en faire des brutes ! »

— Grâce ! grâce ! murmure Ratine, en tendant ses mains vers l'enchanteur.

— Pas de grâce ! répond Gardafour. Le premier de vous qui va être touché par ma baguette sera changé en singe ! »

Cela dit, Gardafour marche sur le groupe infortuné, qui se disperse à son approche.

Si vous les aviez vus courir à travers la chambre, d'où ils ne peuvent s'enfuir, car les portes sont fermées, Ratin entraînant Ratine, cherchant à lui faire un rempart de son corps sans songer au péril qui le menace.

Oui ! péril pour lui-même, car l'enchanteur vient de s'écrier :



« Quant à toi, beau jeune homme, Ratine ne te regardera bientôt plus qu'avec dégoût ! »

A ces mots, Ratine tombe évanouie dans les bras de sa mère, et Ratin fuit du côté de la grande porte, tandis que Gardafour se précipite vers lui :

« A toi, Ratin ! » s'écrie-t-il.

Et il se fend en lui portant un coup de baguette, comme il eût fait d'une épée...

A cet instant, la grande porte s'ouvre, le prince paraît, et c'est lui qui reçoit le coup destiné au jeune Ratin...

Le prince Kissador a été touché par la baguette... Il n'est plus qu'un horrible chimpanzé !

A quelle fureur il s'abandonne alors ! Lui, si vain de sa beauté, si plein de morgue et de jactance, maintenant un singe avec une face grimaçante, des oreilles longues de ça, un museau proéminent, des bras qui lui descendent jusqu'aux genoux, un nez écrasé, une peau jaunâtre dont les poils se hérissent !

Une glace est là sur un des panneaux de la chambre. Il se regarde !... Il pousse un cri terrible ! Il fond sur Gardafour, stupéfait de sa maladresse !... Il le saisit au cou, et l'étrangle de son vigoureux bras de chimpanzé.

Alors le parquet s'entr'ouvre, ainsi que cela se fait de tradition dans toutes les féeries, une vapeur s'en échappe, et le méchant Gardafour disparaît au milieu d'un tourbillon de flammes.

Puis, le prince Kissador pousse une fenêtre, la franchit d'une gambade et va rejoindre ses semblables dans la forêt voisine.

XVI

Et alors, je ne surprendrai personne en disant que tout cela finit dans une apothéose, au milieu d'un éblouissant décor, pour la complète satisfaction de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, et même du goût. L'œil admire les plus beaux sites du monde, sous un

ciel de l'Orient. L'oreille s'emplit d'harmonies paradisiaques. Le nez aspire des parfums enivrants, distillés par des milliards de fleurs. Les lèvres se parfument d'un air chargé de la saveur des fruits les plus délicieux.

Enfin toute l'heureuse famille est dans l'extase, à ce point que Raton, le père Raton lui-même ne sent plus sa goutte. Il est guéri et envoie au diable sa bonne béquille !

« Eh ! s'écrie la duchesse Ratonne, vous n'êtes donc plus goutteux, mon cher ? »

— Il paraît, dit Raton, et me voilà débarrassé...

— Mon père ! s'écrie la princesse Ratine.

— Ah ! monsieur Raton !... ajoutent Rata et Ratane. »

Aussitôt la fée Firmenta s'avance, disant :

« En effet, Raton, il ne dépend plus que de vous maintenant de devenir homme, et, si vous le voulez, je puis... »

— Homme, madame la fée ?...

— Eh oui ! riposte dame Ratonne, homme et duc comme je suis femme et duchesse !...

— Ma foi, non ! répond notre philosophe. Rat je suis et rat je demeurerai. Cela est préférable, à mon sens, et comme le disait il y a bien des siècles, le poète Ménandre, chien, cheval, bœuf, âne, tout vaut mieux que d'être homme, ne vous en déplaît ! »

XVII

Voilà, mes chers enfants, quel est le dénouement de ce conte. La famille Raton n'a plus rien à craindre désormais, ni de Gardafour, étranglé par le prince Kissador, ni du prince Kissador, qui ne peut plus s'adorer.

Il s'ensuit donc qu'ils vont être maintenant très heureux, et goûter ce qu'on appelle un bonheur sans mélange.

D'ailleurs la fée Firmenta éprouve pour eux une véritable affection, et ne doit pas leur épargner ses bienfaits.



Seul, le cousin Raté a quelque droit de se plaindre, puisqu'il n'est pas arrivé à une métamorphose complète. Il ne peut se résigner, et cette queue de baudet fait son désespoir. En vain veut-il la dissimuler... Elle passe toujours !

Pour ce qui est du bonhomme Raton, il sera rat pendant toute sa vie, en dépit de la duchesse Ratane, qui lui reproche sans cesse son refus inconvenant de s'élever jusqu'au rang des humains. Et, quand l'acariâtre grande dame l'assomme par trop de ses récriminations, il se contente de répéter, en lui appliquant le mot du fabuliste :

« Ah ! les femmes ! les femmes ! De belles têtes souvent, mais de cervelles, point ! »

Quant au prince Ratin et à la princesse Ratine, ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants.

C'est ainsi que finissent généralement les contes de fées, et je m'en tiens à cette manière, parce que c'est la bonne.

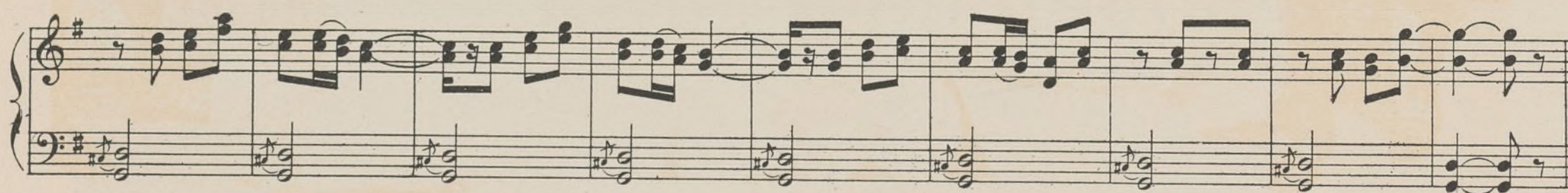
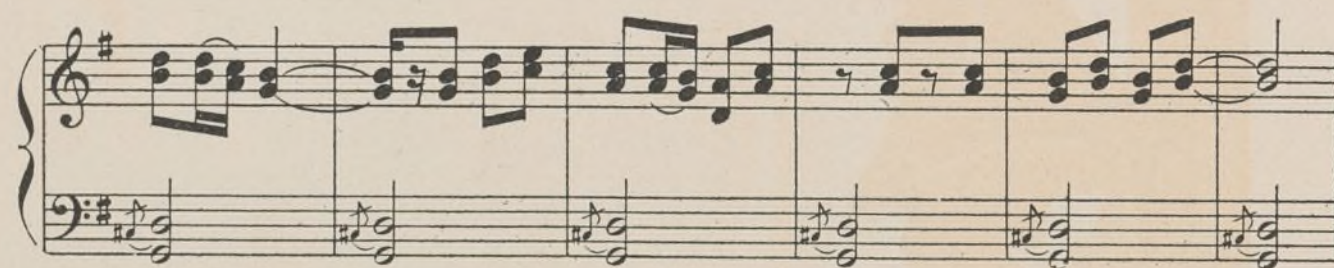
JULES VERNE.

(Illustrations de F. de Myrbach).

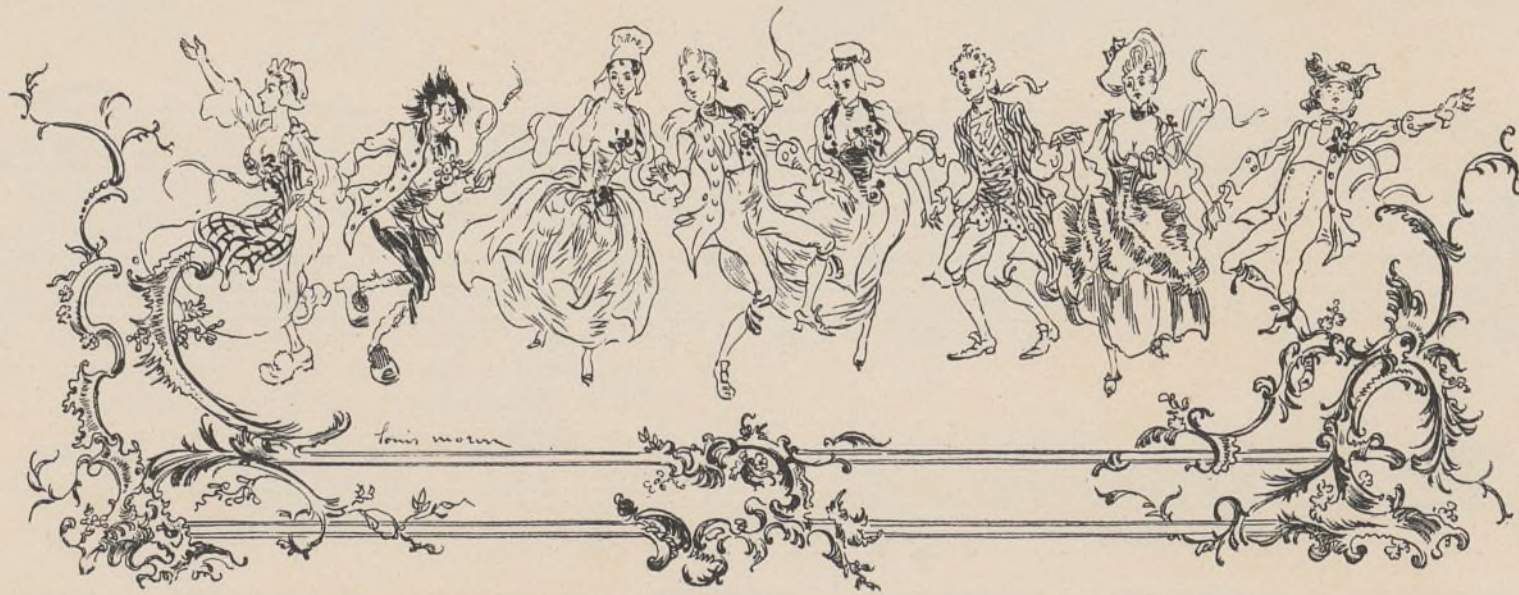


Une Fête au Village

PAR EUGÈNE DIAZ



Musical score for 'FIGARO ILLUSTRÉ', page 14. The score is written for piano and features seven systems of music. The first system includes a 'Cresc.' marking. The second system also includes a 'Cresc.' marking. The third system includes a 'p' marking. The fourth system includes a 'p' marking and the instruction 'au signe O pour finir.' The fifth system includes a 'p' marking and the instruction 'Riten. molto'. The sixth system includes a 'Ped.' marking. The seventh system includes the instruction 'O Pour finir.' and ends with a double bar line. The score is signed 'GULON Grav' at the bottom right.



F.-H. KAEMMERER



AU MARCHÉ DES INNOCENTS



MINUIT, CHRÉTIENS!

PAR GASTON SCHÆDLER

Pour sûr, dis, le petit Noël viendra?
— Oui, ma chérie, il viendra. Mais, pendant que je serai sorti, tu seras bien sage; tu dormiras bien, est-ce pas?

— Oh, oui! crains rien. Tu sais bien, grand frère, que je suis toujours bien sage! Dis?

— Mais oui, mon ange, tu es toujours sage.

— Alors puisque je suis bien sage, petit Noël viendra dans la cheminée! Tu sais, j'ai bien ciré mes souliers, pour lui faire plaisir. Et puis, je vais être encore plus sage que jamais, et je vais prier!... je vais prier!... oh! tiens, de tout mon cœur... parce que je voudrais bien que le petit Jésus m'apporte, tu sais, un grand polichinelle qui fait marcher les bras, la tête, les jambes, comme celui que nous avons vu hier en passant devant le bazar.

— Va, mon aimée, dors bien et fais de beaux rêves. »

Et Georges Delahaye, dénouant les petits bras que l'enfant, mi-levée dans son lit, tenait serrés autour de son cou, lui mit un gros baiser sur le front et renversa sa ravissante tête blondinette sur l'oreiller; puis, se retournant, il leva ses yeux tristes, gonflés de fatigue, vers une vieille femme qui se tenait près du lit :

« Je puis compter sur vous, voisine; vous veillerez sur la p'tite? »

— N'ayez crainte, m'sieu Georges, vous pouvez partir; moi, je ne m'en irai que lorsqu'elle dormira; vous, amusez-vous bien.

— Merci et à bientôt! »

Puis, il sortit vivement, poursuivi dans l'escalier par la voix de l'enfant qui criait : « Tu sais, si je l'entends venir, mon bon petit Noël, j'aurai l'air de dormir pour ne pas lui faire peur... mais, tâche qu'il m'apporte le grand polichinelle!... »

Dehors, le jeune homme poussa un long soupir et, se serrant dans son maigre pardessus, qui sentait encore la benzine avec laquelle il avait essayé d'en enlever les taches, il murmura d'un

ton navré : « Pauvre petite sœur! pauvre ange! Oui, tu l'auras, ton Noël! tu l'auras, ton beau polichinelle, brillant, chamarré, tout doré!... Tu l'auras, comme les enfants des heureux... des riches!... »

Et, rageusement, il répéta : « Tu l'auras! Quand bien même je devrais... »

Mais, il s'arrêta, la voix noyée dans un sanglot.

Une foule joyeuse emplissait la populeuse avenue de Clichy; on se pressait, on se bousculait, allant aux provisions pour le Réveillon dont on n'était séparé que par quelques heures, et déjà on dévalisait les attrayants étalages des charcuteries. Ennuyé de cette gaieté, Georges marchait plus vite, glissant à travers les passants, fermant presque les yeux et revoyant tout son passé, encore si court et déjà si plein de tristesse!

Son père, établi menuisier à Rouen, y avait fait de mauvaises affaires; voulant éviter les petites tracasseries de la ville, manquant d'énergie pour essayer de se relever, il était venu s'installer dans une modeste maison qu'il possédait, sur la jolie côte normande, entre Étretat et Brunneval. C'est là que Georges était né, parmi cette superbe nature, devant la grandiose immensité de la mer qui pousse l'âme vers l'idéal. D'instinct, il était artiste. Tout en aidant son père et sa mère aux petits métiers qu'ils faisaient pour vivre, il crayonnait, sans avoir appris, prenant pour modèle, au hasard, tout ce qui se trouvait devant lui; mais, avec une intuition du vrai, du beau, dédaignant de copier les vieilles gravures accrochées aux murs, il s'attaquait aux maisonnettes, aux arbres, aux animaux, aux falaises, à tout ce qui dans la nature, parlait à son imagination. Souvent ses yeux, brillants d'une précoce intelligence, suivaient avec envie les nombreux peintres en excursions dans le pays.

L'un d'eux, le vieux paysagiste Jacques Lebrun, charmé par le site, vint s'y fixer pendant toute une saison. Georges rôdait toujours aux environs de son chevalet; bientôt, grâce à sa gentil-

lesse et à son obligeance, il acquit l'amitié du vieux peintre. Il lui dit avec feu son goût pour la peinture et lui montra ses grossiers dessins; enfin, il fit si bien que lorsque la saison terminée, Lebrun boucla sa valise, il alla proposer au père Delahaye d'emmener son p'tit gas et d'en faire son élève.

Ivre de joie, Georges suivit le peintre à Paris.

Il travaillait avec intelligence; son goût premier faisait place à une réelle vocation. Il venait d'atteindre sa seizième année, lorsque, à peine à un mois d'intervalle, il reçut deux lettres bien différentes: la première, joyeuse, lui annonçait que sa mère venait de lui donner une petite sœur, et la seconde, bordée de noir, sentant le malheur, lui disant que son père était mort.

De ce jour, la chance, qui lui avait souri, sembla s'être lassée et l'abandonner complètement. A peine un an plus tard, son bienfaiteur mourait, le laissant sans ressources, avec son éducation bien ébauchée, mais loin d'être achevée.

Il ne se laissa pas abattre; l'énergie qui avait manqué à son père, lui la possédait, et il se jura d'arriver quand même. Heureusement, il avait une belle écriture; il fit des travaux pour un copiste de théâtre; fabriqua des bandes pour une agence de publicité; peignit des enseignes pour des boutiquiers, heureux encore quand cette aubaine lui tombait. Il se multipliait, ne se rebutant à rien, parvenant même à envoyer quelques sous, là-bas, au pays, à sa brave femme de mère qui, allant maintenant en journée, peinait pour élever la chère petite, leur chérubin à tous deux.

Au bout de quelques années, il parvint à vivoter; même, il était devenu le dessinateur d'un petit journal hebdomadaire presque invisible, tirant juste le nombre d'exemplaires nécessaires à présenter en justification dans les maisons de banque auxquelles il faisait une publicité éphémère; son dessin, chaque semaine, lui était payé sept francs: le commencement de la fortune, quoi!

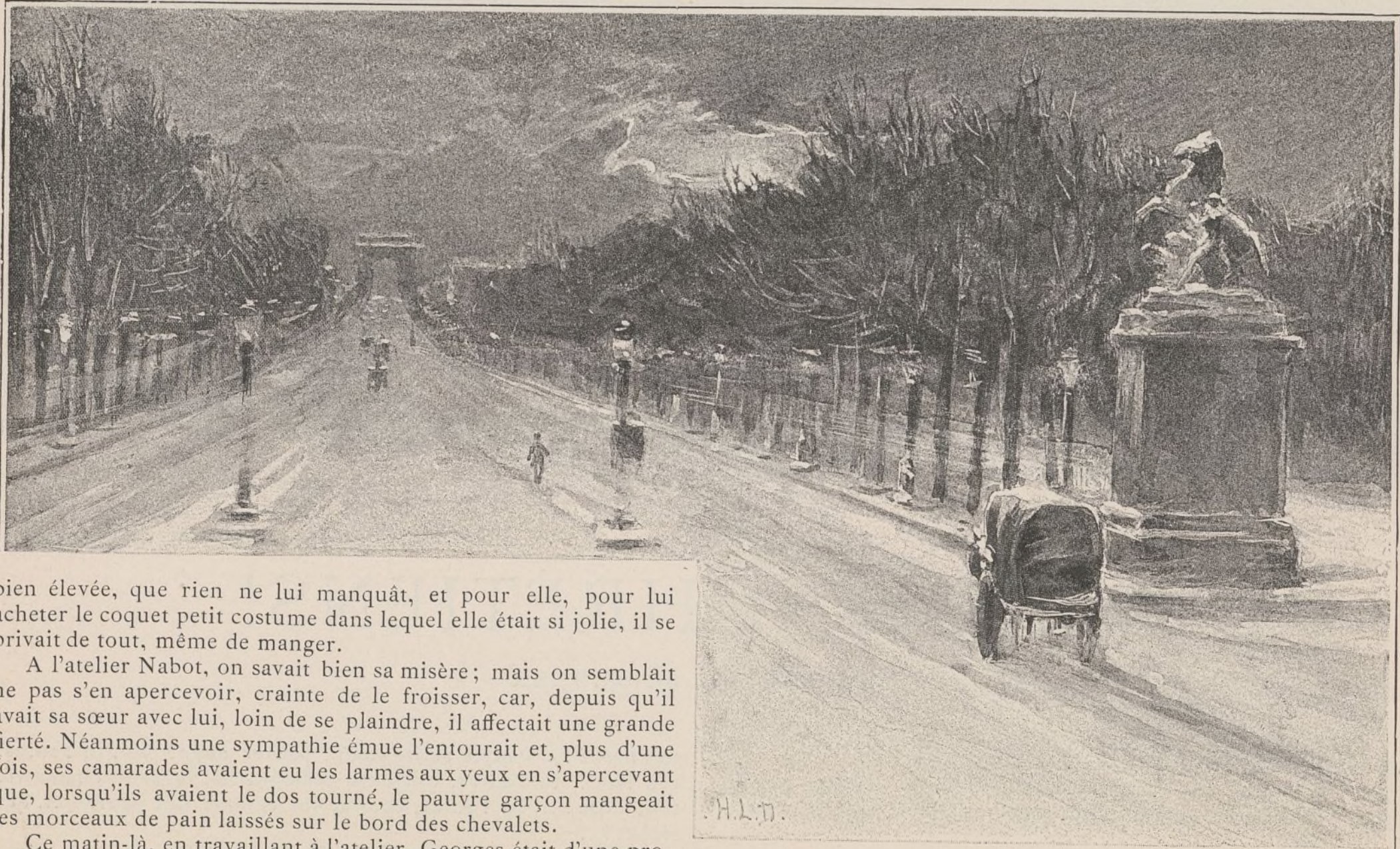
Mais, le jour réellement heureux pour lui, fut celui où Nabot, l'éminent artiste qui excelle dans l'art du portrait et qu'une série de chefs-d'œuvre a justement placé au premier rang, consentit à l'accueillir à titre gracieux, parmi les élèves de son atelier.

Là, du moins, en gagnant sa vie ailleurs, il pourrait travailler sérieusement. Pourtant, un dernier et terrible coup l'attendait; sa mère, mourante, l'appelait. Il accourut et arriva juste pour recevoir, avec son dernier soupir, son dernier regard qui lui léguait tout son héritage: sa petite sœur qui, secouée par les sanglots, se cramponnait déjà à sa jambe.

Depuis longtemps, la pauvre maisonnette était hypothéquée et, à peine l'enterrement terminé, on apposait les scellés. Georges prit l'enfant dans ses bras, lui prodigua des caresses paternelles et lui voua un éternel dévouement.

Sa sœur avait sept ans; lui en avait vingt-trois: il se considéra comme son père et, dans la grande chambre qu'il avait louée au bout de l'impasse Hélène, dans le fond de Batignolles, elle fut toute sa joie, sa raison d'être, sa vie.

L'existence devint plus dure, car il voulait que l'enfant fût



bien élevée, que rien ne lui manquât, et pour elle, pour lui acheter le coquet petit costume dans lequel elle était si jolie, il se privait de tout, même de manger.

A l'atelier Nabot, on savait bien sa misère; mais on semblait ne pas s'en apercevoir, crainte de le froisser, car, depuis qu'il avait sa sœur avec lui, loin de se plaindre, il affectait une grande fierté. Néanmoins une sympathie émue l'entourait et, plus d'une fois, ses camarades avaient eu les larmes aux yeux en s'apercevant que, lorsqu'ils avaient le dos tourné, le pauvre garçon mangeait les morceaux de pain laissés sur le bord des chevalets.

Ce matin-là, en travaillant à l'atelier, Georges était d'une profonde tristesse et un pli amer crispait le fond de ses lèvres. C'est qu'on était le 24 décembre, veille de Noël, et que, depuis huit jours, sa sœur ne cessait de parler du grand événement! Depuis huit jours, elle-même avait voulu astiquer ses bottines, afin qu'elles fussent bien brillantes pour la visite du petit Jésus; à chaque instant, c'était un nouveau caquetage charmant, plein de questions et de féériques projets. Or, Georges avait dans sa poche tout le restant de sa fortune: une pièce de dix sous!

Il avait bien été à son journal pour obtenir une avance, mais on lui avait répondu que la caisse était vide, le « canard » marchant difficilement, au jour le jour. S'adresser à ses camarades? A quoi bon! Depuis le début de la séance, ils criaient qu'ils étaient à sec, et le but de la conversation était de trouver quel serait le parent généreux qui se laisserait « taper » pour faire le réveillon.

Georges fut interrompu dans ses réflexions par la vue du patron qui, s'étant approché de son chevalet, examinait son travail en murmurant: « Pas mal, ça, pas mal... d'un dessin parfait! »

Et, regardant la figure encore plus pâle que d'habitude du jeune artiste, il lui dit brusquement: « Ah! à propos, Delahaye, venez donc dîner ce soir chez moi, à sept heures. Entendu, n'est-ce pas? »

Puis, sans attendre la réponse du jeune homme qui, aussi étonné qu'ému, ne savait que balbutier, il tourna sur ses talons, allant plus loin, d'un mot bref, donner un conseil ou un encouragement à un autre élève.

...Et, marchant toujours, sans rien voir autour de lui, à travers la neige qui commençait à tomber, Georges, navré, pensait à ses derniers dix sous dont il s'était servi pour acheter de la benzine!

Il était arrivé devant l'hôtel du maître, dans une élégante petite rue des environs de l'Arc-de-Triomphe, tout près des Champs-Élysées. Pris d'une grande timidité, il entra d'un pas mal assuré, et un flot de sang lui monta au visage quand le valet de chambre, imposant dans son irréprochable frac noir, après lui avoir respectueusement retiré son pauvre pardessus, annonça d'une voix grave: « Monsieur Georges Delahaye! »

... Et de nouveau, Georges se retrouvait seul au milieu des Champs-Élysées, et il était plus triste encore qu'au départ de la vieille maison des Batignolles, malgré — ce qui ne lui était arrivé depuis si longtemps! — l'excellent dîner qu'il venait de faire.

Certes, le maître avait été charmant, affectueux, presque paternel; il l'avait complimenté sur son travail, lui avait beaucoup parlé du prochain Salon et lui avait fait entrevoir un avenir ensoleillé par le succès. Et madame Nabot, comme elle s'était montrée bonne pour lui! et si simple, sous son air de grande dame; lui répondait peu, n'osant pas, gêné, ne trouvant pas les mots. Seulement, quand elle lui avait demandé des nouvelles de sa petite sœur, il s'était échauffé, emballé, faisant avec joie le portrait du chérubin; mais il avait eu un gros serrement de cœur en entendant madame Nabot dire que l'enfant devait, en ce moment même, faire de bien beaux rêves dans l'attente de Noël! Il avait terriblement pâli, la sueur avait mouillé ses tempes, sa vue s'était troublée et sa main tremblait si fort qu'il avait renversé son verre.

La neige avait tombé dru pendant qu'il était chez le maître; maintenant, elle avait cessé et, du haut des Champs-Élysées, son

hermine, brillante, endiamantée par le reflet de la lune qui venait d'apparaître toute rouge, s'étendait à l'infini, mettant une grande solennité dans cette fin de soirée.

« De braves cœurs, ceux-là ! se disait Georges. Même, au moment où il allait partir, le maître, s'étant aperçu qu'il avait éprouvé une exquise jouissance à fumer un cigare, lui avait mis la boîte sous le bras, et madame Nabot lui avait dit avec un fin sourire : Fumez-en un en route ; ce sera votre petit Noël... à vous, grand enfant ! »

Un instant, il avait eu l'idée de lui dire son tourment, son chagrin, ses angoisses ; assurément, elle n'eût pas refusé de lui venir en aide... mais les paroles s'étaient arrêtées dans son gosier, les sanglots comprimés l'avaient étouffé et, la tête bourdonnante, sans dire merci, il était parti, craignant de pleurer !...

Il devait être tard, très tard ; que lui importait ! Pouvait-il rentrer ainsi, les mains vides ; non, jamais ! Lentement, il descendit les Champs-Élysées et, presque titubant, longea les maisons de la rue Royale.

Près de la Madeleine, tout avait une grosse gaieté de commencement de fête ; les restaurants flamboyaient et, derrière leurs petits rideaux de mousseline, il apercevait le va-et-vient agité des maîtres d'hôtel ; au coin, une foule d'élégantes voitures stationnaient, et les cochers, emmitouffés dans leurs énormes fourrures, emplissaient la boutique d'un marchand de vins.

Tout à coup, de toutes parts, se répondant de loin en loin, les cloches volèrent, et un immense carillon troubla l'air comme si, au-dessus de la grande cité, les millions de voix du Paris sceptique, dans un de ses soudains élans de cœur, acclamaient la naissance du Rédempteur.

Devant Georges, se dressait l'église que la neige avait coquettement enguirlandée de jolis rubans blancs. Instinctivement, il monta les marches et entra par une des petites portes de côté ; mais il ne put faire un pas, l'église étant bondée, et resta pressé près d'un bénitier, derrière la foule élégante ; il aperçut seulement, au fond, par-dessus une mer de têtes, le maître-autel brûlant dans un flamboiement d'or. L'orgue chantait les premières phrases du Noël d'Adam, et, bientôt, une voix puissante, emplissant l'énorme vaisseau, s'éleva, tonnant :

Minuit ! chrétiens...

Et Georges, pris d'une rage folle, s'enfuit, ne voulant pas entendre, envahi d'un immense besoin de maudire. Quoi, tous ces gens-là, des chrétiens ! Ces heureux, ces repus ! Allons donc ! Il y en avait-il un seul qui vint au secours de sa détresse, et le Sauveur du monde, le sauvait-il, lui, le misérable !

Qu'ils chantent donc, eux, le Rédempteur ! A lui, paria, son lot était de hurler ; son droit : le blasphème ! Et pourtant, sans qu'il s'en aperçût, avec le remords de la mauvaise action commise, son cœur se gonflait, ses yeux brûlaient et, lentement, de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Une détente se produisit dans son cerveau ; mais, vrai, il était trop malheureux !

Et le chérubin qui l'attendait, là-bas, dormant de son sommeil d'ange, avec, sur ses petites lèvres, le sourire heureux de la joie promise ! Faudrait-il donc qu'il lui crevât le cœur ? Il la voyait, rêvant avec extase, et lui-même se souvenait de ses angoisses d'enfant, attendant la venue de Noël, ne pouvant fermer l'œil de la nuit, tremblant au moindre craquement, se le figurant, sautant de cheminée en cheminée, avec sa longue barbe blanche et ses longues bottes. Et c'est lui qui enlèverait à sa sœur chérie sa sainte illusion enfantine !

Jamais ! jamais ! plutôt il vol...

Il s'arrêta net, n'osant achever, troublé à cette seule pensée, honteux, se faisant horreur. Non, cela, non, jamais !... En faisant un brusque mouvement, la boîte de cigares qu'il tenait sous son bras tomba. Il la ramassa et, en se relevant, une idée lui vint : s'il vendait ces cigares !... Oui, mais à qui ? Parbleu, aux passants. Ils étaient à lui, c'était son droit, et si on le prenait pour un mendiant, eh bien... eh bien ! tant pis ! tant pis !... Mais, du moins, l'enfant aurait son Noël.

Et, la résolution prise, il s'accota le long d'un bec de gaz et fit sauter le léger couvercle de la boîte.

A la lueur vacillante du gaz, il regarda et crut être le jouet d'un rêve ; il eut un éblouissement, ses tempes battirent avec une force inouïe, un tremblement le secoua des pieds à la tête, et il poussa un long cri. Mais, non, il ne se trompait pas, mon Dieu ! Ses yeux voyaient bien ! Là, sur ces cigares, les couvrant presque, s'étalait un beau billet de cent francs ! Et, toujours fascinés, troublés par les larmes, ses yeux agrandis lisaient sur l'intérieur du couvercle ces mots, tracés d'une écriture féminine :

Pour la petite sœur.

Le petit Noël.

Dans un coup d'une incommensurable ferveur, Georges se jeta à genoux au milieu de la neige et, avec un accent infini dans lequel il mit toute sa reconnaissance, tout son cœur, toute son âme, il chanta :

Minuit ! chrétiens, c'est l'heure solennelle...

..... Avec les années, les mauvais jours sont passés, et Georges Delahaye, ayant reconquis l'énergie avec la foi dans la vie, a atteint succès et fortune.

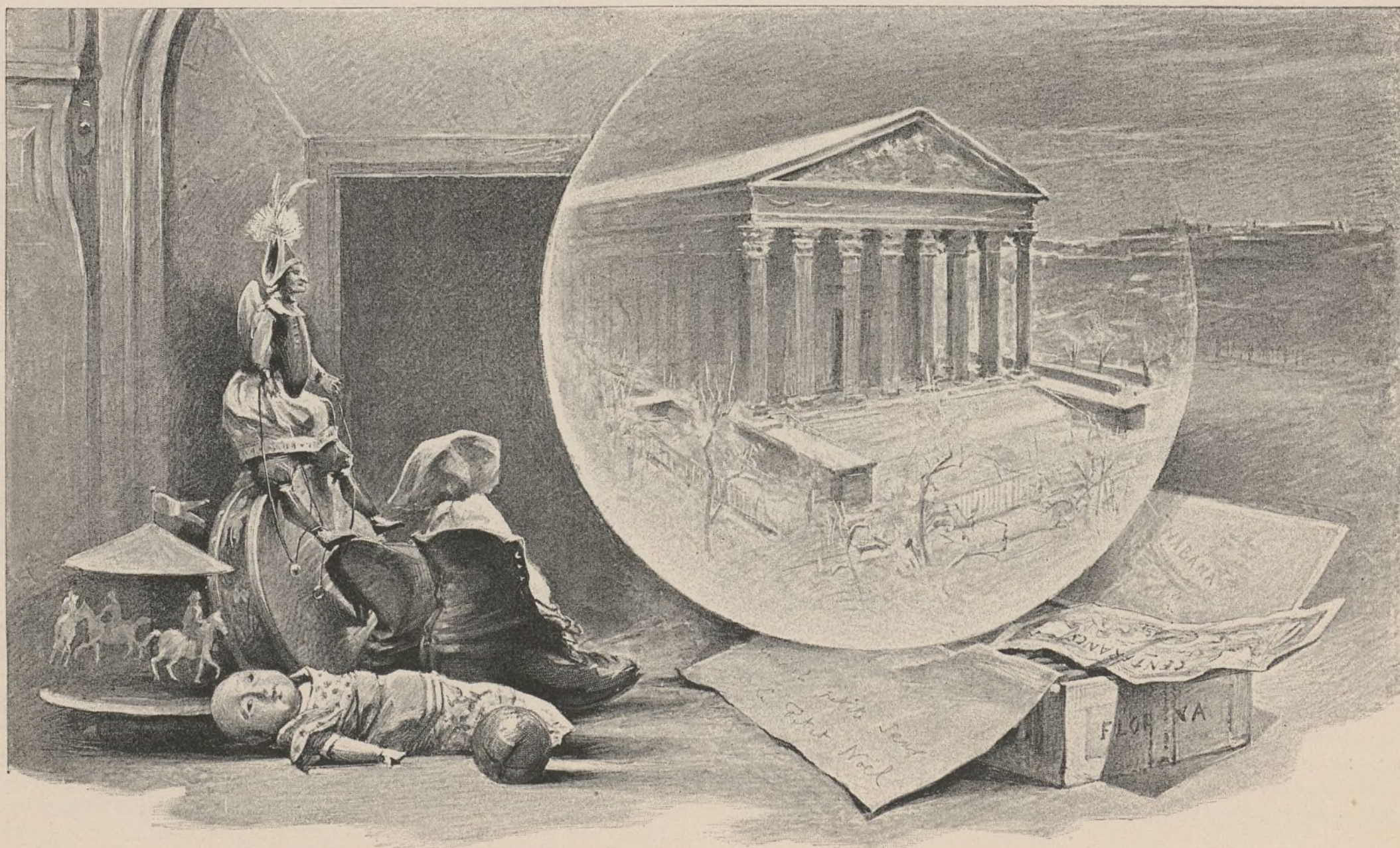
Et chaque année, le soir du 24 décembre, ayant à sa droite sa femme, et à sa gauche sa sœur, maintenant une grande et belle jeune femme, il fête avec respect le Réveillon.

Devant lui, à la place d'honneur, il fait mettre la petite boîte de cigares, conservée comme une relique sainte, et d'une voix émue, perlée de larmes, larmes de reconnaissance, larmes d'espérance, il chante, comme une inoubliable prière :

Minuit ! chrétiens...

GASTON SCHÄDLER.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux).



L'Habit de mon Oncle

PAR

LA MALENNE

DEPUIS six mois j'étais aspirant clerc en l'étude de M^e Tripet, avoué à Bar. Du matin au soir, je griffonnais, gratuitement, du papier timbré payé fort cher à mon patron par les clients.

Du soir au matin, je passais le temps entre mon oncle Onésime, secrétaire de la mairie, et ma tante Léocadie, sauf les heures prises par le sommeil.

Mon oncle était le plus jeune des huit enfants de mon grand-père paternel. Sous prétexte de délabrement de sa santé, il n'avait

pas voulu se marier. Dès qu'il fut nommé à Bar, il avait appelé près de lui, pour tenir son ménage, sa sœur, l'aînée de la famille, condamnée au célibat par sa laideur. Pauvre fille, un peu bête, mais douée d'un excellent cœur et qui eût fait le bonheur de l'homme assez courageux pour l'épouser. Il ne s'en trouva pas : Onésime la recueillit. Dieu sait à quelles conditions ! Moi aussi, je le sais !

Non pas que mon oncle fût un méchant parent — j'allais écrire maître. — Il était pis que cela : maniaque, hypocondriaque. Un



jour se promenant avec deux amis, ils avaient ramassé des champignons qu'on leur servit au souper ; le lendemain les deux amis mouraient empoisonnés. Onésime ne fut pas même indisposé. Mais, depuis, la vie ne fut plus qu'une longue appréhension d'une mort affreuse et prochaine. Le poison, pensait-il, mettant plus de temps chez lui que chez ses compagnons à opérer, son effet n'en serait que plus terrible et, à chaque heure du jour, il s'observait, se tirait la langue, se palpait, changeant de régime suivant qu'il s'imaginait gonfler ou réduire.

Les médecins l'avaient ausculté, tripoté des pieds à la tête, et les ânes n'avaient pas découvert, dans ses entrailles, le germe d'un mal foudroyant, inéluctable !

Il en était donc réduit à se soigner lui-même, suivant ses propres consultations, combattant tantôt l'anémie, tantôt la pléthore. Durant des quinze jours, c'étaient des débauches de viandes quasi-crues ou d'énormes platées de farineux, des orgies d'eau claire ou de bière épaisse.

Tante Léocadie et moi nous touchions à peine aux mets du bout des dents, Onésime dévorait. Nous dépérissions, lui florissait et pouvait rendre des points au grand homme de bronze planté devant la préfecture. Cependant, tant que durait le repas, il geignait, se tâtait le ventre, parlait de sa fin prochaine, des progrès effrayants de son mal, lorsque, étendu sur un fauteuil, il digérait ses englutissements devant sa sœur et son neveu affamés.

A dire vrai, si peu attrayant que fût mon travail, je préférerais l'étude de M^e Tripet à la salle à manger de mon oncle.

J'avais pour voisin de pupitre un garçon de mon âge, fils du plus gros homme de Bar et de vingt lieues à la ronde, quinquiller de son état. Armand Piérard était beau garçon, haut en couleur, fort soigneux de ses cheveux et de sa barbiche fauve se confondant avec les tons de ses cravates rutilantes.

Hâbleur effronté, il était, en dépit du peu d'argent mis à sa disposition par le gros papa Piérard, la coqueluche des grisettes de la ville. On racontait même tout bas ses succès dans la bourgeoisie.

J'éprouvais pour lui, sinon une grande sympathie, du moins une considération prenant source peut-être dans le sentiment de mon infériorité, et sûrement en mon désir d'être initié par lui, aux tendres mystères dont la seule pensée me mettait la tête en feu, le cœur en roulement. Quand tout d'un coup, je tombai amoureux.

Ce fut un dimanche, sur le Pont-Notre-Dame, par un temps radieux. Rapide, l'Ornain roulait sur son gravier d'argent moiré d'émeraudes. Au loin, ciel, toits, maisons et arbres confondaient leurs reflets dans le tremblotement de l'eau. Au-dessus, dans le bleu, les martinets se poursuivaient, jetant leur petit cri. A cette débauche de vie, de clarté et de couleurs, mes vingt ans prirent leur



envolée : je pleurai sans savoir pourquoi. Une de mes larmes s'accrocha à une ombrelle égarée en mon œil droit !



Je n'avais pas pris garde à la sortie de la messe, le pont était couvert de petits pavillons abritant le caquetage des paroissiennes peu soucieuses elles-mêmes de se garer. La rencontre de cette double étourderie s'opéra, dis-je, dans mon œil. Ce fut le coup de foudre de *Standhal* ! Jamais femme portant ombrelle ne me parut si charmante ! Avec quelle gracieuse bonté elle s'accuse de maladresse ! Quelle douceur de regard, quel charme dans les expressions ! Et sa voix ! Interdit, je ne trouvai un mot à répondre. Elle comprit mon embarras, car, s'éloignant, elle se retourna en souriant. N'osant la suivre, je restai fiché au sol, sans la perdre de vue.

On me frappa sur l'épaule. C'était Armand : « Bravo ! me dit-il, vous avez bon goût, je vous fais mon compliment, *Éléonor* est une belle fille. — *Éléonor* ? repris-je. — Eh ! oui, voyons, ne faites pas l'innocent ; tout le monde ici connaît *Éléonor Codoux*, la fille du tailleur de la rue du Bourg. — Quelle est belle ! m'écriai-je. »

Midi sonnait à la grosse horloge ; c'était l'heure du dîner ; en courant, j'arrivai à temps. Mon oncle avait failli attendre ! Dans la journée, vingt fois je battis le pavé de la rue du Bourg. Les jours suivants, je la pris pour me rendre et revenir de l'étude, m'échappant souvent pour passer devant la maison *Codoux*. *Éléonor* restait invisible.



Un vendredi, Armand me demanda brusquement : « Votre oncle a-t-il un habit noir ? — Oui, certes, répondis-je ; parfois, j'ai vu ma tante le battre et le brosser. — C'est parfait, reprit Armand, procurez-vous-le demain soir, nous irons au bal du Commerce, à l'Hôtel de Ville. J'aurai deux billets. J'hésitais à

répondre, il ajouta : Vous y verrez mademoiselle *Codoux* ; comme tous les ans, elle sera la reine du bal. Je devins écarlate. — C'est convenu, dis-je. Mais vous, quel habit revêtirez-vous ? — Parbleu ! celui de mon père. — Vous n'y pensez pas, toute l'étude, y compris le patron, ne suffirait pas à le remplir. — Ne vous inquiétez pas, j'ai une façon à moi de le porter. »

Durant la nuit, avec des précautions infinies, je m'introduisis dans le cabinet où pendaient accrochés les vêtements de mon oncle. Sous un vieux jupon qui le garantissait des mites et de la poussière, je trouvai l'habit que je remplaçai par une de mes nippes, et je le portai, dès qu'il fit jour, chez la mère du petit clerc où nous devions terminer notre toilette avant le bal. Armand y arrivait porteur de l'habit paternel.

Combien les heures marchaient lentement, quoique à mesure de l'approche de la soirée, le trac me serrât l'estomac ! Armand sortit pour aller prendre les entrées ; son absence fut longue. Tout penaud, il me raconta, à son retour, que la personne qui les lui avait promises, avait disposé des billets !

C'en était fait de mes rêves, de mes enivrements ! A la pensée, de la voir, de lui parler, de la tenir, la serrer dans mes bras ! Elle... Je pleurais en allant reprendre le vêtement déposé le matin chez la mère du petit clerc. Cette femme m'apprit qu'Armand m'avait précédé et qu'après avoir enveloppé les deux habits dans des journaux, il avait emporté le sien. Je pris l'autre. Par chance, notre logis était désert, mais à peine avais-je gravi l'escalier, que mon oncle rentrait. En hâte, je réintérai sous son jupon l'objet de mon inutile soustraction et, comme sortant de ma chambre, je descendis au rez-de-chaussée.

Mon oncle paraissait fort agité, criant, se démenant, pestant contre sa sœur absente. Ces choses-là n'arrivaient qu'à lui ! L'unique fois qu'il lui fallait souper plus tôt que d'habitude, la maison était vide, rien n'était prêt. Ah ! elle fut bien reçue, à son retour, la pauvre *Léocadie* ! Dare-dare, il lui fallut allumer le feu, mettre la table, tandis que son frère geignait, maugréait. Sans tenir compte de sa déplorable faiblesse, le maire ne lui avait-il pas demandé, commandé de l'accompagner le soir, au bal du Commerce, à l'Hôtel de Ville ! Un grand froid me passa dans le dos, la pensée du danger auquel j'avais échappé, me donnait le vertige.

Nous subissions en ce moment le régime de la viande crue, le repas fut vite prêt. Onésime dévora à bouchées doubles, puis monta s'habiller. Tante *Léocadie* et moi, nous restions à table à grignoter du pain et du fromage, quand, à l'entrée de la salle, mon oncle apparut livide, les traits convulsés, enveloppé et comme flottant dans une sorte de houpelante noire, un véritable spectre. Il nous regardait, l'œil chargé d'angoisses, tandis que, abasourdis, effrayés, nous le considérions sans souffler mot. « Voilà, dit-il enfin d'une voix sourde, voilà l'état auquel m'a réduit ce mal que tous traitent d'imaginaire ! Ce n'est plus de la maigreur, plus même de l'éthisie, j'en suis à la fluidation ! Il y a quelques mois, cet habit me gênait presque dans les entournures ; aujourd'hui, ce n'est plus un vêtement, c'est une guérite, voyez ? » Entre ses bras grands ouverts et son corps, l'étoffe, en larges plis, figurait d'énormes ailes de chauve-souris. Malheureux, qu'avais-je fait ! Évidemment, j'avais rapporté l'habit de M. *Piérard*, le père d'Armand.

Mon oncle m'envoya prévenir le maire de ne pas l'attendre, puis il se mit au lit, parlant de sa fin prochaine.

Le lendemain, dimanche, il ne se leva pas et, pendant que tante *Léocadie* était à la messe, je pris le malencontreux habit et courus chez Armand. Il dormait à poings fermés. Sur les sièges, parmi des vêtements éparpillés, je vis l'habit de mon oncle, je l'emportai et le remis sous son jupon.

Notre vie reprit son cours. Seulement, j'étais de plus en plus amoureux. Je me brouillai avec Armand dont le regard narquois m'exaspérait. A la maison, la viande crue avait fait place aux farineux. A chaque repas figuraient même des topinambours. A chaque repas également, ma tante félicitait son frère sur l'amélioration de sa mine et lui répétait qu'il engraisait. Lui, continuait à manger comme quatre et à gémir sur sa fluidation.

Hélas ! Cette monotone tranquillité n'était qu'illusoire ; sem-



blable aux calmes accablants précurseurs des orages, elle voilait l'approche du cataclysme qui, pulvérisant mes espoirs, les réduisit en chimères.

Depuis quelques jours, les papillons noirs hantaient le cerveau d'Onésime. La fille du receveur municipal se mariait et mon oncle, secrétaire de la mairie, ne pouvait pas se dispenser d'assister au mariage. Toutefois, la terreur de constater un nouveau degré d'anéantissement en revêtant son habit, mettait à l'envers son imagination. Plus acharnée que jamais à ses idées, tante Aurélie, sur tous les tons, chantait à son frère ses progrès d'engraissement, son teint florissant, voulant lui persuader que bientôt il se trouverait à l'étroit dans les vêtements tenus pour trop larges jusqu'à ce jour. Ce disant, la pauvre fille me regardait en louchant. Je n'y entendais pas malice, trouvant seulement superflu ce volontaire surcroît de laideur.

Je rentrais pour dîner sans songer au mariage, à la noce de la fille du receveur, lorsque, venant du premier étage, des imprécations, des jurons accompagnés de véritables gloussements, me firent rapidement gravir l'escalier. Quel spectacle ! Mon oncle, les bras comme enchaînés dans les manches de son habit beaucoup trop étroit, ne pouvait plus remuer. Il sacrait comme un damné, accusant les farineux et les topinambours de sa surabondance de sang et d'humeurs. Au lieu de lui prêter aide, tante Aurélie, pâmée sur un lit, sanglotait avec des spasmes.

Avais-je des fous devant les yeux, ou moi-même avais-je perdu la raison ? Comment admettre une nouvelle substitution d'habits, ou un gonflement instantané dont je ne voyais nulle apparence ?

Non sans efforts, je parvins à dégager mon oncle de sa cami-

sole de force. Je l'en tirai congestionné, hébété. Il se palpait, s'examinait, poussant des exclamations sur les effets terribles et prodigieux de sa maladie. Tante Léocadie gloussait toujours.

On sonna, j'allai ouvrir : « Puis-je voir M. le secrétaire ? » me demanda le père Mathias, fripier et tailleur à façon, notre voisin. Je désirerais savoir s'il est content des retouches faites à son habit, et j'ai quelque chose à lui remettre, à lui seul. » Je le conduisis à mon oncle. En l'apercevant, Léocadie bondit. La brave chère tante, pour épargner à son

frère le renouvellement des cruelles impressions produites par la constatation de son effroyable amaigrissement, n'avait-elle pas eu l'idée de faire pincer et rétrécir son pauvre habit déjà bien juste ! Mais, à l'en croire, le père Mathias avait trop pincé, trop rétréci. La scène fut attendrissante ; quant à moi, je riais à ventre déboutonné. Attendons la fin.

Après l'explication des retouches, le tailleur dit à mon oncle en lui remettant un papier : « M. le secrétaire, j'ai voulu déposer dans vos mains cette lettre échappée de la poche de votre habit, tandis que je le travaillais. La nature de son contenu explique ma circonspection. J'y joins cette fleur fanée, également sortie de ladite poche de côté. »

Le père Mathias sortit. Onésime parcourut la lettre. Ses lèvres firent lippe, ses sourcils se froncèrent, puis, d'un ton solennel, il me dit : « Lisez, Monsieur ! » et je lus :

« Quelle abominable contrainte, cher aimé ! Ne pouvoir que s'écrire ce qu'il serait si doux de se dire. Je prépare ce petit mot que ce soir je trouverai bien le moyen de te faire passer. Car tu viendras au bal : c'est pour t'y rencontrer que je m'y rendrai. J'espère que tu réussiras à emprunter au petit godiche, sans qu'il s'en doute, l'habit de son oncle. L'idée est tout à fait originale et j'ai bien ri en lisant tes projets dans la lettre glissée avant-hier soir sous ma porte. Combien tu es drôle et combien je t'aime !

« D'ailleurs, il ne l'a pas volé cet affreux petit monsieur qui, du matin au soir, fait les cent pas devant chez nous ; je n'ose ouvrir ma fenêtre. C'était cependant bien bon de t'apercevoir parfois et de t'envoyer un baiser.

« A ce soir, n'est-ce pas ? Viens de bonne heure, que nous nous voyions plus longtemps. Demain, dimanche, à trois heures, sous les saules, je me tiendrai un peu en arrière de mes parents.



« Embrasse ce petit rond, cher Armand, j'y ai longuement posé mes lèvres. »

Le soir même, je quittai Bar. J'appréhendai d'être fort mal reçu par mes parents. Loin de là, ils m'accueillirent à bras ouverts ; mais, trois mois plus tard, je dus épouser mademoiselle



Puchot, fille de l'huissier d'un village voisin qui, en dot, m'apporta l'étude de son père. Je gagne peu à ce triste métier ; ma femme n'est ni belle ni aimable. Elle n'a pour elle que de s'appeler Éléonor.

LA MALENNE.

(Illustrations de Eugène Courboin).